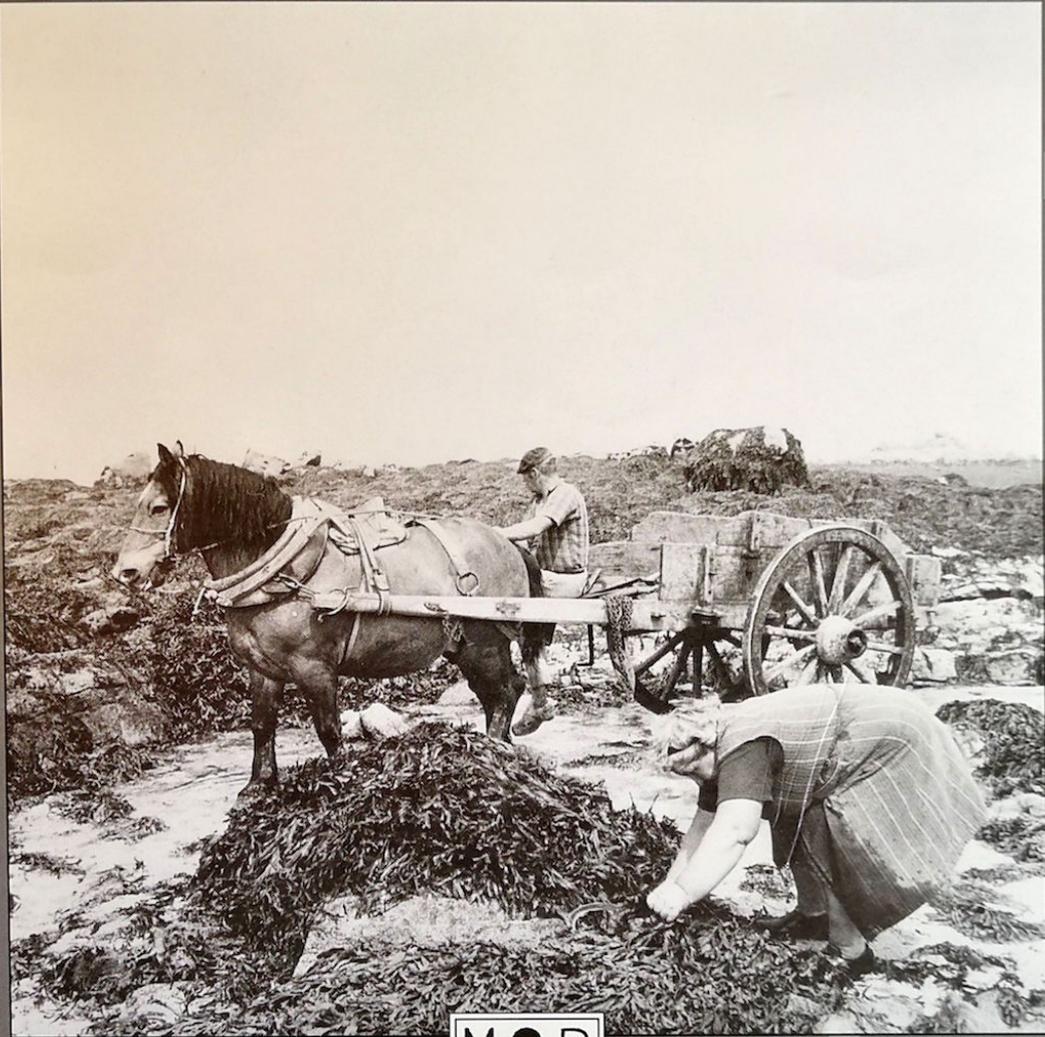


LANDÉDA

GENS DE MER ET DE TERRE • TUD AR MOR HAG AN DOUAR



RENÉ MONFORT

François Tréguer : une vie de goémonier

Il est né en 1902 à Poullog, village qu'il n'a pratiquement jamais quitté. « Il savait bien écrire, rappelle sa fille Marie-Thérèse. Pendant 25 ans, il s'est occupé du social pour les goémoniers et tous ceux qui vivaient de la mer. » Décédé en 1978, il n'aura pas connu les ravages de l'Amoco-Cadiz sur le goémon et la côte en général. Bernard Boudic, journaliste à Ouest-France, l'avait rencontré plusieurs fois. On lira ci-après son interview alors qu'il avait 70 ans et qu'il ne pensait pas encore à raccrocher sa fourche...

« Sur les dunes de Sainte-Marguerite, à deux pas de la chapelle, un petit vent de Nordet siffle dans l'herbe. Le soleil joue sur le goémon encore humide. François Tréguer, 70 ans, goémonier depuis toujours, jette un regard blasé sur les caravanes qui ont envahi la dune, sur les tentes qui frissonnent dans les ondulations du sable. « Les caravaniers, dit-il, on les laisse tranquilles. Et ils nous laissent tranquilles. »

Appuyé sur sa fourche, celui qui n'a jamais pris de vacances dit simplement : « Franchement, ça ne me dit pas grand-chose. Ici, on a tout ce qu'il faut ». Le goémon à récolter par tous les temps, à faire sécher sur la dune, l'entretien du bateau, le vent, la pluie. Métier dur ? Sous la casquette, le regard cherche la mer comme pour lui demander son avis : « On ne peut pas dire ça. Il faut aimer. C'est tout ».

Cette année, les dunes sont calmes. « Bien sûr, il y a toujours des canailles, dans la bande. Mais les jeunes ne font pas trop bruit. Et il y a moins de désordres qu'avant la guerre. En ce temps-là,

quand les Brestoïses venaient passer la journée, ils se croyaient tout permis. Tout leur appartenait. Ils ne respectaient rien. »

Aujourd'hui, c'est à peine si, de loin en loin, une botte de goémon presque sec est renversé par les jeux turbulents des enfants. « Quand ça ne va pas, on les menace des gendarmes et tout rentre dans l'ordre. »

En reprenant sa fourche, François Tréguer contemple son coin de dune : « Après nous, ce sera la mort du métier. On est encore une trentaine à Landéda. Et après, ce sera terminé. Les jeunes pourtant ont du matériel moderne et des moteurs. Moi j'ai commencé à la voile. Mais c'est comme ça. ».

Le goémon pourtant, c'était quelque chose. Mais François Tréguer ne regrette rien. « T'en fais pas, on sera bien obligé d'y revenir. Sinon, on crèvera tous, avec ces engrais chimiques. Il y a eu des changements, ces derniers temps. Mais il y en aura encore. » François Tréguer, lui, ne changera pas. Décrocher, à son âge ? S'arrêter de travailler ? « Oh que non ! J'ai des connaissances qui ont arrêté. Ils n'ont pas duré longtemps après ça. Quand on s'arrête de travailler, c'est mauvais signe. Moi, je crois qu'il vaut mieux continuer. C'est plus sûr... »

Sur les dunes de Sainte-Marguerite, les vacanciers d'août ont remplacé ceux de juillet. Les mêmes que les années passées. Des fidèles. Tout au milieu d'eux, sur son coin de dune, François Tréguer continue d'étaler le goémon humide. En regardant au loin une voile qui passe, il répète « Ici, on a tout ce qu'il faut ».



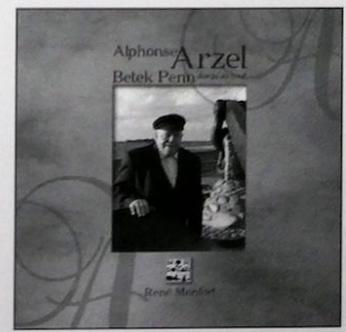
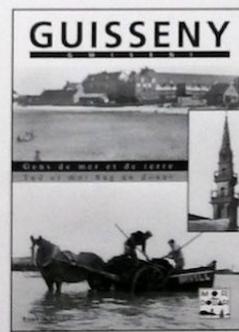
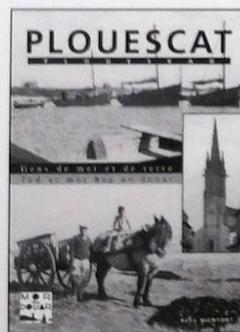
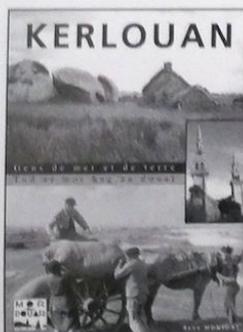
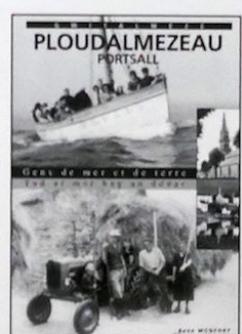
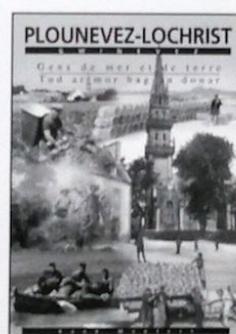
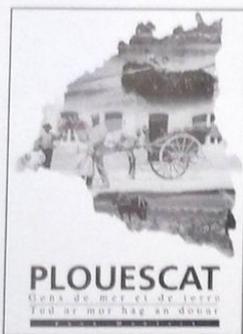
René Monfort est né à Plouescat et habite à Plouvien. Il est actuellement directeur d'école à Brest, après avoir été en poste à Plouvien et à Plouguerneau.

Fils d'agriculteur, il s'intéresse à la vie quotidienne des habitants de la côte du Léon dont il est issu.

Les neuf livres qu'il a publiés sont le témoignage photographique des activités de la région entre les années 30 et les années 70.

De Cléder à Ploudalmézeau, ce sont aujourd'hui plus de 1000 photos qu'il a ainsi réunies et qu'il a mises en valeur. Une approche d'un pays loin des clichés folkloriques et touristiques, mais guidée par le souci de traduire la dure réalité de chaque jour.

Ouvrages déjà parus :

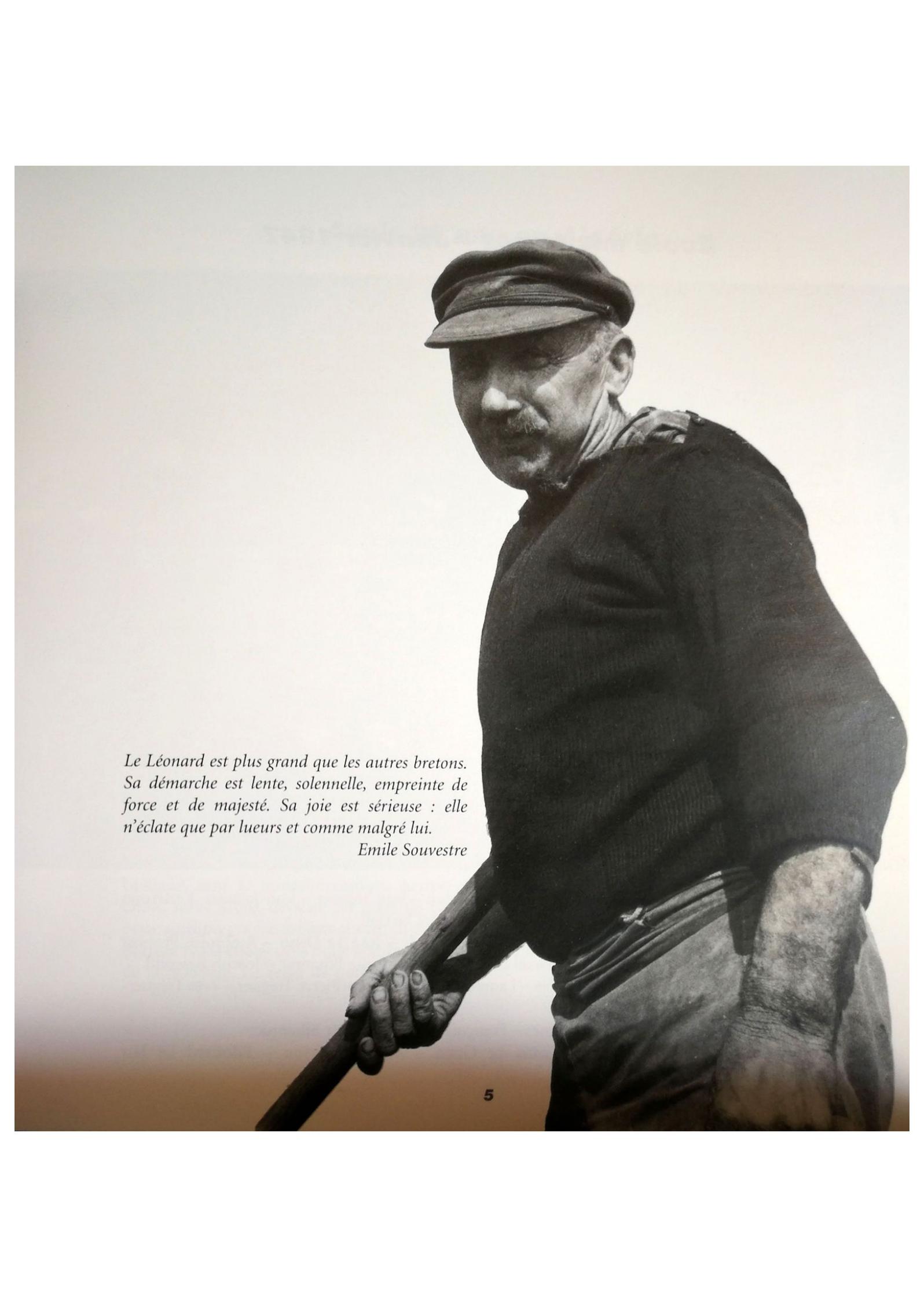


LANDÉDA

GENS DE MER ET DE TERRE • TUD AR MOR HAG AN DOUAR



RENÉ MONFORT



*Le Léonard est plus grand que les autres bretons.
Sa démarche est lente, solennelle, empreinte de
force et de majesté. Sa joie est sérieuse : elle
n'éclate que par lueurs et comme malgré lui.*

Emile Souvestre

Préface

Chaque commune a son Histoire et ses histoires. Landéda n'échappe pas à la règle. De nombreux ouvrages ont déjà mis en valeur la commune, « cette terre d'or qu'entoure la mer ». Je pense en particulier au recueil « Landéda mon village », abondamment illustré, ou encore « Les Cahiers de Landéda », véritable encyclopédie historique. Tous ces livres ont permis de mieux connaître ce beau pays. Mais l'histoire d'une commune c'est aussi l'histoire de ces hommes et de ces femmes qui, jour après jour, par leur courage et leur travail, ont donné à Landéda ce côté si attirant, si attachant.

Ce livre que vous avez entre les mains n'est pas une redite des autres parutions mais le fruit d'un travail de recherches – ou plutôt de rencontres – avec les habitants. J'ai toujours en mémoire ces longs moments passés autour d'un « banne kafe » ou d'un « banne gwin », à fouiller dans les albums bien rangés ou les boîtes en fer blanc, véritables « boîtes à mémoire » de la famille. Elles recèlent de trésors photographiques, témoignages des années du XX^{ème} siècle, époque charnière où l'équilibre entre l'homme et son territoire a basculé.

J'ai mis un point d'honneur à nommer toutes les personnes qui se trouvent sur les photos. L'Histoire ne se fait pas seulement dans les salons feutrés, mais elle se construit chaque jour dans la sueur des travaux des champs ou de la mer. Chaque personne est un maillon essentiel qui le rattache à l'Histoire.

Ici, pas de héros : simplement ces femmes et ces hommes qui ont forgé Landéda. Le lecteur ouvrira ce livre comme un grand album de famille, retrouvera des visages connus et souvent aimés, ces grandes choses et ces petits riens qui font notre quotidien.

Un grand merci à tous les habitants de Landéda pour leur accueil, leur souci du détail et pour toutes les histoires qu'ils m'ont racontées. Sans eux, cet ouvrage n'aurait pas vu le jour.

René Monfort

Ecole des frères – Janvier 1947



1er rang de gauche à droite : Julien Salaun – Guy Le Deun – Jean Tréguer – Jean-Jacques Kerleroux
Pierre Bodénès – Manu Kervella – Jean Guillermou – André Le Gall
2ème rang : Marcel Fily – Georges Coum – Roger Marziou – Jean Le Deun – Ambroise Pronost
Jo Kersébet – Jean-Joseph Guélenoc – Marcel Le Vourch – Ambroise Bihannic – Joseph Bescond
3ème rang : Marcel Bihannic – Jean Pronost – Laurent Bescond – Jean-Pierre Tréguer – Yves Tréguer-
Frère Le Berre
4ème rang : Alain Cabon – Fernand Bodénès – François Le Goff – Roger Bihannic
5ème rang : Lucien Breton – Jean-Louis Le Guen – André Appriou – Edouard Le Hir
Louis Guillermou.

Avoir 20 ans en Algérie

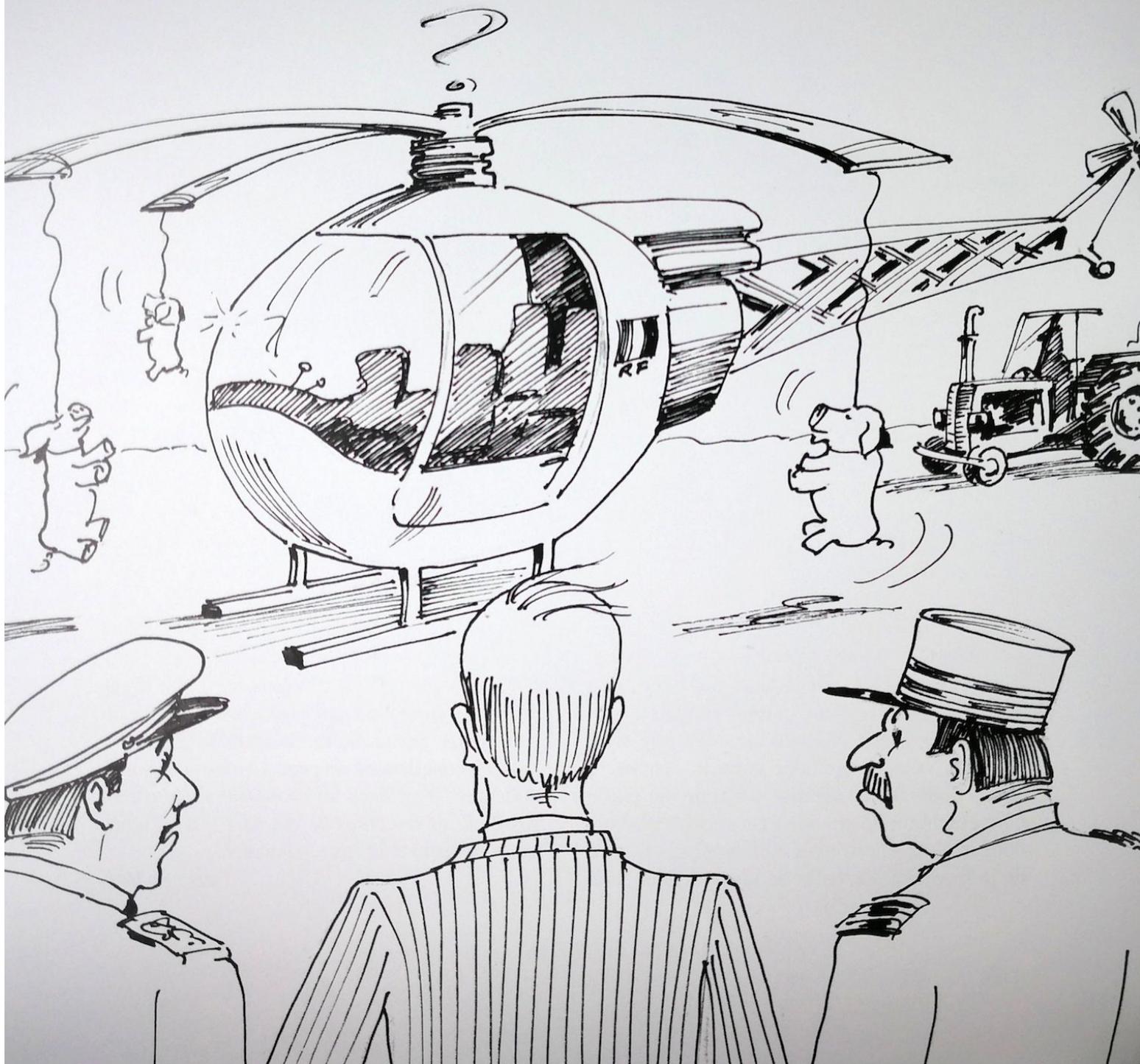


« Notre vie d'adulte a commencé par la guerre d'Algérie. C'est en 1956 – j'avais 20 ans – que j'ai rejoint ce pays. J'étais affecté à la frontière algéro-marocaine. Pour faire le trajet Alger-Oran, nous étions parqués dans des wagons à bestiaux, sans le moindre confort. Arrivés à Oran, nous avons dévalisé un train de paille pour améliorer notre confort et surtout pouvoir dormir. Nous étions trois mille hommes le long de la frontière. La veille de notre arrivée, une

compagnie avait perdu dix-huit hommes. Choc de la guerre, choc des civilisations. Lors d'une patrouille, pris de pitié pour un groupe d'enfants qui semblaient avoir faim, j'ai offert à l'un d'eux une petite boîte de pâté Hénaff, sur laquelle était dessiné un porc. L'enfant l'a immédiatement jetée dans les broussailles. Ce n'était pas de la provocation de ma part, mais l'ignorance de leurs coutumes religieuses. »

Pierre Bodénès

Giscard et les petits cochons...



Près de cinq mois après la marée noire, le voyage-éclair de Valéry Giscard d'Estaing, président de la République, dans le Nord-Finistère, lui a permis de découvrir trois visages de la Bretagne.

D'abord celui de la Bretagne officielle des militaires et de la police des mers à Ouessant, où il a jugé sur pièce la mise en place des dispositifs qui doivent prévenir les naufrages comme celui de l' « Amoco-Cadiz .» Puis vient le visage de la Bretagne majoritaire à Portsall. Sur les lieux mêmes de la catastrophe, le président a été accueilli avec une ferveur toute gaulliste, par la population locale.

Enfin le visage de la Bretagne contestataire à l'Aber-Wrac'h. Les producteurs de porcs en colère devant les cours et la poursuite des importations de viande lui ont réservé un accueil dont il se souviendra. L'hélicoptère présidentiel a été bloqué au sol par des tracteurs, et le chef de l'Etat a dû rejoindre son avion à Landivisiau à bord d'un appareil de la Marine Nationale. (Le Télégramme, août 1978)

« Le 3 août 1978, Giscard décide de venir voir l'épave de l'Amoco. Les services de l'Etat avaient décidé que Landéda se prêtait mieux que Ploudalmézeau pour accueillir le chef de l'Etat, car sans doute plus touristique. La crise porcine battait son plein et toutes les routes étaient barrées même pour nous les élus, qui avions dû prendre l'hélicoptère pour aller à Landéda. Pourtant, les syndicalistes agricoles avaient accepté de venir saluer le Président de la République et parler des problèmes de la crise porcine. Pendant que nous déjeunions, les agriculteurs attachaient des porcelets morts contre les pâles de son hélicoptère. Devant cette situation, le chef de la gendarmerie du département vient

me trouver en disant : « Vos pairs ont saboté l'hélicoptère du Président de la République, il ne pourra pas repartir. » J'étais étonné et en colère que les éleveurs aient pu saboter ainsi l'hélicoptère. Eux-mêmes étaient d'ailleurs un peu surpris devant la réussite d'une opération qui ne visait pas si loin au départ. Ils ne pensaient sûrement pas trouver de faille dans les cordons policiers en place... Mais ils étaient tellement fiers de leur coup ! C'était une sacrée tribune. Le lendemain tout le pays en parlait. Giscard n'avait pas fait de commentaires, mais pour repartir de Landéda, il n'avait rien trouvé de mieux que de prendre notre hélicoptère pour se rendre à Landivisiau. Le sien aurait pu voler, mais il ne fallait pas prendre de risques... Giscard a fait semblant de prendre ça du bon côté, mais il n'en pensait pas moins. L'année suivante, il m'accueillait à la garden-party de l'Elysée. Il est de tradition que le maire des communes visitées par le Président de la République soit ainsi invité à l'Elysée pour la Fête Nationale. Ma femme, Yvonne, qui était anti-Giscard, ne voulait pas rencontrer le Président. J'ai réussi à la persuader de faire le voyage de Paris. Finalement, elle a demandé à Marc Bécam de pouvoir le saluer. Quand Giscard est venu à notre rencontre, il a eu ces paroles : « Alors, et les petits cochons, comment vont-ils ? » Il ne savait plus mon nom, mais il savait que j'étais un peu dans le coup pour cette aventure finistérienne !! »

Alphonse Arzel

Amoco-Cadiz : chronologie

16 mars 1978 : Naufrage de l'Amoco-Cadiz. 220 000 tonnes de pétrole à la mer.

Mars-avril 1978 : Les élus bretons s'organisent en comités de coordination et de vigilance.

Septembre 1978 : Dépôt de l'assignation devant les juridictions fédérales américaines.

28 juin 1980 : Mise en place du Syndicat Mixte de Protection et de Conservation du Littoral Nord-Ouest de la Bretagne.

19 avril 1984 : Jugement sur les responsabilités. Le tribunal de Chicago déclare le groupe Amoco responsable, ainsi que le chantier naval espagnol Astilleros, condamné par défaut.

11 janvier 1988 : Jugement provisoire sur les dommages.

24 juillet 1990 : Jugement définitif. Le Syndicat Mixte obtient 123 millions de francs.

Septembre 1990 : Toutes les parties font appel.

24 janvier 1992 : Décision d'appel. La condamnation d'Amoco est confirmée. Grâce à l'augmentation du taux d'intérêt, Amoco doit régler 225 millions de francs au Syndicat Mixte.

24 avril 1992 : Amoco accepte de se conformer au jugement.

5 mai 1992 : Arrivée des fonds à la perception de Ploudalmézeau.

Juillet 1992 : L'Etat, qui a obtenu 1045 millions de francs pour ses propres dommages, reverse 100 millions de francs aux sinistrés bretons.

Alors que jusqu'à présent ce genre d'affaires se résolvait dans un compromis discret entre Etats et pollueurs, l'obstination des Bretons aura contribué à faire du procès de l'Amoco-Cadiz un procès exemplaire. Déjà celui-ci suscite un certain nombre de réflexions dans les milieux juridiques et économiques. Avec la condamnation du groupe Amoco un grand pas vers la dissuasion et la prévention des marées noires aura été accompli non seulement pour le compte de la Bretagne mais encore pour le bénéfice de toutes les zones littorales menacées par les pollutions. Alphonse Arzel est allé jusqu'au bout ! Betek penn !

AMOCO-CADIZ : 334 mètres de long, 51 mètres de larges, 230 000 tonnes de pétrole. Une cargaison anglaise, un bateau libérien, un chantier espagnol, un commandant italien, un armateur américain, un remorqueur allemand. La mondialisation avant l'heure !

MARÉE noire. Torrey Canyon, Boehlen, Olympic Bravery, Gino, Amoco, Tanio, n'en jetez plus, la Bretagne a payé !

OISEAUX. Plus de 40 000 oiseaux ont péri au cours de cette marée noire. Des espèces ont pratiquement disparu. Une hécatombe pour les côtes Nord-Ouest de la Bretagne.

CHARLES JOSSELIN, fut ministre de la Coopération. Une solidarité, une amitié sans faille avec le sénateur de Ploudal depuis 20 ans. Charles Josselin a aussi été président du Conseil Général des Côtes-d'Armor.

OPTIMISME. Aujourd'hui en Finistère et Côtes-d'Armor, la mer est propre. Les pétroliers sont relégués sur le rail d'Ouessant. Optimisme et vigilance sont de rigueur sur la côte.

CHICAGO, la métropole économique de l'Illinois est le siège du groupe Amoco. C'est ici que les élus bretons ont rencontré le juge fédéral Mc Garr. Ce dossier tordu va lui laisser l'un des plus forts souvenirs de sa carrière. Le procès a débuté le 4 mai 1982.

ALPHONSE ARZEL, meneur d'hommes, aussi à l'aise sur ses terres de Ploudalmézeau qu'à Paris ou Chicago. Vingt ans de lutte et toujours jeune. Qui ose parler d'un « train de sénateur » ?

DÉTERMINATION. C'était le facteur de réussite de ce procès. Entêtement, détermination : on peut compter sur Alphonse Arzel et Charles Josselin !

INDEMNITÉS. Les Bretons ont obtenu 225 millions de francs en 1992 à répartir entre 90 communes et deux départements. Les frais de procès ont coûté 122 francs par habitant des communes sinistrées.

ZÈLE. Le courage et le zèle des Bretons, de l'armée, des milliers de bénévoles, ont permis de combattre la marée noire avec des moyens souvent rudimentaires : pelles, seaux, pompes. Vingt ans après où en sommes-nous ?

AMOCO-CADIZ : 334 mètres de long, 51 mètres de larges, 230 000 tonnes de pétrole. Une cargaison anglaise, un bateau libérien, un chantier espagnol, un commandant italien, un armateur américain, un remorqueur allemand. La mondialisation avant l'heure !

MARÉE noire. Torrey Canyon, Boehlen, Olympic Bravery, Gino, Amoco, Tanio, n'en jetez plus, la Bretagne a payé !

OISEAUX. Plus de 40 000 oiseaux ont péri au cours de cette marée noire. Des espèces ont pratiquement disparu. Une hécatombe pour les côtes Nord-Ouest de la Bretagne.

CHARLES JOSSELIN, fut ministre de la Coopération. Une solidarité, une amitié sans faille avec le sénateur de Ploudal depuis 20 ans. Charles Josselin a aussi été président du Conseil Général des Côtes-d'Armor.

OPTIMISME. Aujourd'hui en Finistère et Côtes-d'Armor, la mer est propre. Les pétroliers sont relégués sur le rail d'Ouessant. Optimisme et vigilance sont de rigueur sur la côte.

CHICAGO, la métropole économique de l'Illinois est le siège du groupe Amoco. C'est ici que les élus bretons ont rencontré le juge fédéral Mc Garr. Ce dossier tordu va lui laisser l'un des plus forts souvenirs de sa carrière. Le procès a débuté le 4 mai 1982.

ALPHONSE ARZEL, meneur d'hommes, aussi à l'aise sur ses terres de Ploudalmézeau qu'à Paris ou Chicago. Vingt ans de lutte et toujours jeune. Qui ose parler d'un « train de sénateur » ?

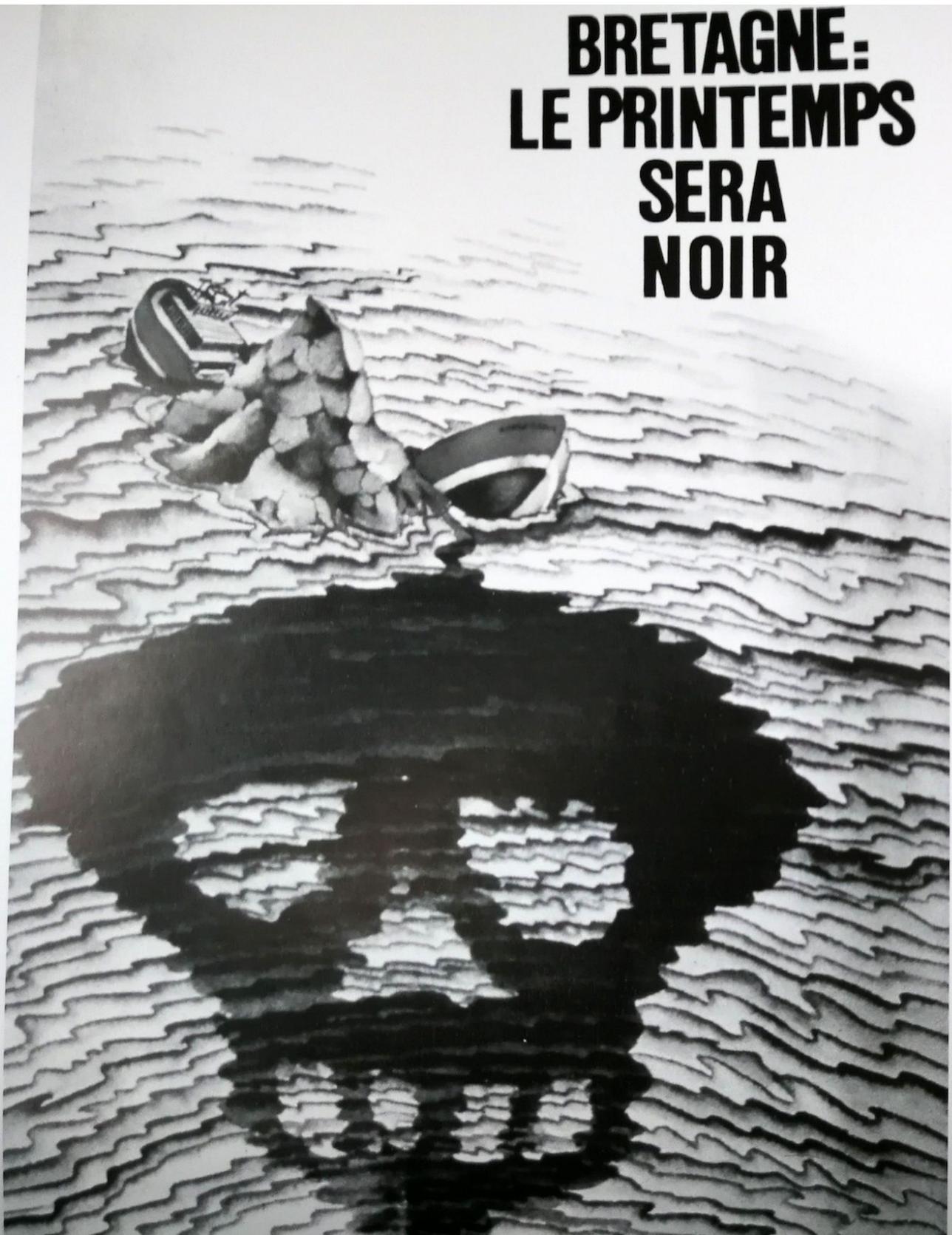
DÉTÉRMINATION. C'était le facteur de réussite de ce procès. Entêtement, détermination : on peut compter sur Alphonse Arzel et Charles Josselin !

INDEMNITÉS. Les Bretons ont obtenu 225 millions de francs en 1992 à répartir entre 90 communes et deux départements. Les frais de procès ont coûté 122 francs par habitant des communes sinistrées.

ZÈLE. Le courage et le zèle des Bretons, de l'armée, des milliers de bénévoles, ont permis de combattre la marée noire avec des moyens souvent rudimentaires : pelles, seaux, pompes. Vingt ans après où en sommes-nous ?



**BRETAGNE:
LE PRINTEMPS
SERA
NOIR**



Le silence sur la mer

« A présent, oui, voici le silence sur la mer. Les oiseaux se sont tus. Les oiseaux morts ne chantent pas. Sternes, cormorans, goélands, macareux, nous ne les verrons plus entre l'île Vierge et Bréhat, se lancer dans les vents. Et les grèves rieuses, il nous faudra aussi attendre longtemps avant que les marées basses ne délivrent leur éclat pour la joie des gosses et le plaisir de nos yeux. Mon vieux, mon cher pays, comme te voilà souillé, défiguré, toi qui étais le triomphe même de la poésie quand les vagues battaient tes brisants, toi qui étais la douceur même du monde quand le soleil se mêlait à la mer dans l'intimité de tes golfes. Longtemps les glas ont vibré avec leurs milliers de

cloches dans l'équinoxe de Pâques tandis que la mort coulait à flots des flancs du tanker éventré. [...] Ah, les jolies petites plages de Portsall, Porspoder, Roscoff, elles nous apparaissent aujourd'hui comme des paradis perdus. Nous ne savons pas nous passer d'or noir et nous allons à l'enfer.

Oui, la Bretagne se tait. Toutes les plaies qui saignent sur ses bords et qu'elle s'obstine à laver des ses mains rudes et noires, lui donneront l'exacte intelligence d'un destin que nous voudrions plus libre et plus prospère. Avec des milliers d'oiseaux ressuscités, un jour reviendra le printemps. »

Xavier Grall (Les vents m'ont dit)



Le lin à Kleus-Foz



« Cette photo a été prise en 1941 ou 1942. C'est un voisin, Vincent Corre, de Bel-Air, qui l'a prise. Il avait la chance de posséder un appareil photo.

A la ferme de Kleus-Foz, nous avons cultivé le lin jusqu'au début des années 60, sur une surface d'un peu plus d'un hectare. Le lin était semé vers la Saint-Joseph (19 mars) et arraché à la main vers le 14 juillet. Ensuite, il fallait étaler les tiges sur une pâture. Chaque semaine, à l'aide d'un long bâton, on leur changeait de côté. Le séchage durait 3 à 4 semaines. Ramassé sec, et ramené dans la cour de la ferme, on le peignait pour enlever les graines. Nous gardions les tiges pour la vente. C'est l'usine de Lannilis qui nous

achetait le lin et le grain (pour l'huile). Cette culture demandait beaucoup de main-d'œuvre. C'est aussi pour cette raison que les agriculteurs ont peu à peu laissé tomber. »

Jean Appriou

Sur la photo, les familles Appriou et Breton de Troménec.

Pierre Breton – Fanch Kerdraon – Jean Appriou – Jeanne Breton – Bernadette Appriou – Marie Breton – Jean Breton – Marie-Thérèse Appriou – Marie Appriou (tante) – François Appriou – Marie Appriou (fille) – Jean Kerboull – André Appriou – Jeanne Appriou – Louis Appriou.

En 1942 à Poullog



« Mes parents possédaient une petite ferme à Poullog. Quelques vaches, un cheval, des cochons, suffisaient à faire vivre la famille, sans oublier la récolte du goémon. Jusqu'à la fin des années 50, Poullog était le bout du monde. Aucune route n'y conduisait, il fallait passer par Sainte-Marguerite et prendre des « ribins » pour y arriver. La photo prise en 1942 nous montre durant le tarare, machine qui servait à séparer le grain de son enveloppe. »

Marie-Thérèse Le Rousic

A l'arrière-plan, Marie-Thérèse Tréguer, puis de gauche à droite Jean Rousic – René Tréguer – Joseph Tréguer et Yves Tréguer.

10 M

Charcutier, détaillant, abatteur...



**MAIRIE
DE LANDEDA
(FINISTÈRE)**

Le Maire de LANDEDA

à Monsieur JOURDAIN (Jean) n°198

à Saint-Antoine

Par ordre de la Standortkommandantur, vous devez évacuer votre maison de Saint-Antoine, pour samedi 27 mai, 19 heures.

LANDEDA, le 25 Mai 1944

Le Maire,



M. Jourdain

« Les artisans, à la fin de la guerre 39-45, possédaient une carte professionnelle. La dénomination exacte de la profession de mon père, Pierre Jourdain, et de ma tante Yvonne, était « charcutier, détaillant, abatteur ». L'abattoir se trouvait à l'Aber. On y tuait des cochons et des vaches, plus rarement des moutons. Les moyens de l'abattoir n'étaient pas si modernes qu'aujourd'hui, si bien que bien des fois, paraît-il, les cochons traversaient l'Aber Wrac'h pour se

retrouver du côté de Plouguerneau. Ce sont les gens de Perros qui étaient alertés par les cris des animaux. Vers la fin de la guerre, mes parents ont dû quitter leur maison de Saint-Antoine pour faire place à l'occupant allemand (ci-joint l'ordre du maire). Yvonne tenait une boucherie à l'Aber Wrac'h et mon père s'est installé au bourg de Landéda. »

Anne Jourdain-Caraës

A l'école d'apprentissage maritime



« Cette photo a été prise en 1941 ou 1942. Nous étions à l'École d'Apprentissage Maritime, située au bourg de Landéda. On y allait vers 15 ou 16 ans, et l'année d'études durait six mois. Pourquoi un temps si court ? A compter du mois d'avril, nous devions rester à la maison pour aider les parents. Aussi, les cours cessaient d'avril à octobre. Ici, pas de dictée mais de l'apprentissage de base pour pouvoir naviguer : on travaillait le fer à la forge et le charpentage chez Balcon au Stouk. Pendant l'occupation allemande, il fallait être méfiant : un soir nous rentrions de Landéda vers Sainte-Marguerite en chantant bruyamment. Un peu plus bas, nous

avons rencontré une troupe d'une vingtaine de soldats allemands qui eux, chantaient aussi. Je ne sais pas pourquoi nous avons failli nous retrouver tous au poste de commandement ! L'affaire s'est bien terminée. Ah ! L'insouciance de la jeunesse ! »

Théophile Le Rousic

Sur la photo

Yves Labrière – Théophile Le Rousic – Joseph Tanguy (le moniteur) – Jean Balcon – Biel Bihannic – J.Kerzebet – Baptiste Kerboul – François Labrière – Jean Le Rousic.



A l'école des filles

Le groupe pose pour la photo accompagné de l'institutrice de l'école publique, Madame Ferdinand.

Au premier rang

Marguerite Rousic - Irène Léost - Yvette Tanguy - Madeleine Tanguy - Renée Balcon - Monique Salaün
- Joëlle Roger - Marie-Thérèse Nédelec - Hélène Gilaeff.

Au deuxième rang

Christiane Laot - Marguerite Inizan - Michelle Oguer - Annick Nédelec - Annie Calvarin - Odile
Marziou - Marie-Thérèse Balcon - Paulette Tanguy.



Le recteur au goémon

« En 1971, l'abbé Théréne était recteur de Landéda et il voulait sans doute voir de plus près la vie et le travail de goémonier. C'est pour cette raison qu'il avait demandé à mon mari, Jean, de l'accompagner sur son bateau. La photo a été prise au large de Portsall à bord du « Marianne ». La récolte commençait en avril-mai et se terminait au mois d'octobre. Jean a arrêté son métier à l'arrivée du scoubidou

hydraulique. A cette époque il fallait le faire sécher sur place. Nous le ramassions tous les jours, nous l'étalions, puis à la fin nous le mettions en grands tas. Jean a commencé à faire ce métier à 14 ans. Pour l'anecdote, l'abbé Théréne, qui voulait se rendre compte par lui-même du métier, n'a pas vu grand-chose tant il fut malade sur le bateau. »

Yvonne Le Roux, Kergunoc

Un laissez-passer pour la mer



Name } **BIHANNIC**
 Vorname } **Gongat**
 Geburtsort u. Tag } **23.1.96 - Landida**
 Date et lieu de naissance }
 Revier } **Brest**
 Quartier }
 Einschreibungs-N° } **12197**
 N° d'inscription } **Landida**
 Wohnort } **nation goémonier**
 Demoteile }
 Anstaltliche }
 Einheits }
 Hofenwachungsstelle } **GAST. St. Pabu**
 ausgestellt am } **3. April 1944**
 erstellt }
Felchutich, 76

Abdruck
 des rechten Daumens
 Empfänger
 du passe droit

Ergänzungen }
 Präzisions }
 Verheiratet oder ledig } **Marie**
 Status ou célibataire }
 Kinder } **5**
 Enfants }

	Vorname Prénom	Geb. Dat. Date	Lieu de naissance
1.	<i>Jeanne</i>	<i>29.8.22</i>	<i>Landida</i>
2.	<i>Jeanne</i>	<i>1.2.25</i>	
3.	<i>Germaine</i>	<i>25.11.26</i>	
4.	<i>Louis</i>	<i>30.7.29</i>	
5.	<i>Joseph</i>	<i>10.9.32</i>	
6.			

AUSWEIS
 für
 Besatzungsmitglieder
 der Fischereifahrzeuge
CARTE D'IDENTITE
 pour Marin Pêcheur

« Mon père Gongat Bihannic a eu des difficultés pendant la guerre comme tous les autres goémoniers. Chaque fois qu'il sortait en mer il devait d'abord se rendre à la Kommandantur qui se trouvait au Vil pour obtenir l'autorisation de l'occupant pour exercer son métier. Ici il a été pris en photo sur sa faucheuse au carrefour de Poullog. »

Yvonne Le Roux, Kergunoc



Kantik Zant Goueznou

Diskan :

Eskop brudet, ô Sant Goueznou,
 Plijet selaou or pedennou
 Ha grit deom oh, dre ho skoazell,
 Chom da Zoue bepred fidel. (bis)

E Bro-Zaoz eo bet ganet
 Goueznou hor Zant Patron karet
 Ha savet e doujans Doue,
 E kreskas e garante

Evitan 'tilezas e vro,
 Ha douara 'reas eun dro
 Gant Majan, e vreur ker santel
 En hor c'horn-douar Breiz-Izel.

En eur c'hoad bras, er bedenn
 Hag en eur ober pinijenn,
 E sonjas tremen e vuhez
 'Vit ober e Silvidigez.

Kavel eun deiz gant Konomor,
 Hen-ma a zigoras an nor
 D'ober kement a vuzudou
 A vrudas vertuz Sant Goueznou !

Dezan 'roas an douarou
 'Vijeklozet war e roudou.
 Ha dre ma kerze gant e hent,
 E save moger e gouent.

Eno 'teuas en e gichen
 Tud yaouank da glask sklérjenn,
 Evit beva eus e skouer,
 Da vont da heul skol Hor Zalver

Goude maro Sant Houardon,
 'Oe great eskob a Leon,
 Hag e hentchas an eneou
 Niverus warzu an Envou

"Ô Sant Goueznou, eskob santel,
 Ni holl a c'houlenn ho skoazell
 Evit chom fidel da Zoue
 Hag erruout eun deiz en Env !

Ma 'z'oac'h brudet en ho ouhez
 Bezit kerkouls en hor parrez
 Ha grit dre nerz ho vertuziou
 Deomp kaout perz en ho burzudou.

Skuilhit warnomp puilh ho krasou,
 Hon diwallit a bep drougou ;
 Ganeomp e vezoc'h enoret
 En ho chapelig ken karet

Plijet goulenn digant Doue
 'Vidomp-ni holl ho pugale,
 Evit ho c'horf hag hon ene,
 Yec'hed bepred en hor buhez.

Le pardon de Broënnou

« Le pardon de la chapelle de Broënnou a lieu le jeudi de l'Ascension. C'est une tradition qui, après avoir été abandonnée pendant des années, a repris sous l'impulsion des nouveaux responsables paroissiaux. Je me souviens de grands moments du pardon au cours duquel le sermon était fait par Louis Favé qui avait plaisir à répéter en breton : « Chomet stag ar bezin euz va boutou ! ». Originaire de Plouescat et vicaire à Lannilis, il avait vécu, dans sa jeunesse, la dure vie des goémoniers ! »

Pierre Bodénès

Sur la photo, Eric Morize et Daniel Bodénès portent la croix, suivis de Daniel Bihannic, Joseph Le Goff (caché) et Pierre Bodénès. Josée Tréguer et Anne-Yvonne Lossouarn portent la deuxième bannière.



A Toul-an-Dour

René Gourvennec a pris cette photo à Toull-an-Dour. A bord du « Marianne », Jean Le Roux et Louis Bihannic déchargent le goémon.





La communion solennelle

Photo souvenir de la communion solennelle en 1958

Au premier rang de gauche à droite

Yvonne Guéganton - Bernadette Salaün - Angèle Guéganton - Marguerite Raguènes - Henriette Salou
- Josiane Diserbo - Yvonne Rousic.

Au milieu

Cécile Bihannic - Marguerite Inizan - Nicole Gilaeff - Marie-Louise Rousic - Monique Le Lay
- Christiane Laot - Nicole Le Lann.

En haut

Jeannette Fily - Michelle Le Goff - Marie-Françoise Kerleroux - Marie-Thérèse Gouriou - Marie-
Pierre Le Deun - Nicole Tréguer - Annie Marziou.

Retrouvailles au pardon de Landéda



« C'est tout le coin de Broënnou qui se retrouve au pardon de Landéda, le 15 août. La plupart d'entre-nous étions marins de commerce. Il était rare de pouvoir se retrouver ainsi car nous partions pour dix mois à bord des cargos et nous restions à terre pendant 45 jours. Autre difficulté : aujourd'hui les marins débarquent en quelque endroit du monde et rejoignent la maison par avion. Dans ces années, nous devions débarquer dans un port français pour profiter de nos congés. Souvent, ils étaient raccourcis. A 15 ans, j'ai embarqué sur la « Saône » pour le Golfe persique. Nous étions quarante-cinq membres d'équipage et nous rapportions

quatorze mille tonnes de pétrole à bord. J'ai fait du long cours jusqu'à vingt ans, puis j'ai embarqué sur les transatlantiques. Je suis resté trois ans à bord de « L'Ile-de-France », qui effectuait la liaison Le Havre-New-York en cinq jours et demi. »

Pierre Bodénès

Sur la photo :

François Bihannic – Yves Bihannic – François Le Deun – Pierre Guélenoc (caché) – Laurent L'Hostis – Pierre Bodénès – Jean-Claude Bihannic



Ar bezin du

« Au mois de mai et juin, Jean, mon mari, et moi-même, nous allions couper le goémon du côté de la grève d'Askoun Vras. Ce goémon était vendu parfois jusqu'à Saint-Pol-de-Léon. Il servait d'engrais. Parfois nous faisons aussi le troc : une charretée de goémon contre une charretée de fagots. Nous allions du côté de Plouvien ou Bourg-Blanc. C'est en 1947 que nous avons

fait construire un bateau aux chantiers Le Got à Plouguerneau. Notre ferme était petite : nous vivions de la mer et de la terre. Nous possédions un cheval et deux vaches, plus rarement trois. Notre dernier cheval, que l'on voit sur la photo, s'appelait *Brune*. »

Marie Hamon (Le Vourc'h)

Une ordination à Tournai, en Belgique

Le 6 juillet, le père François Le Roux, du Vourch, a reçu le divin sacerdoce des mains de Monseigneur Carten de Wiart, évêque de Tournai.

Son père, sa mère, ses tantes et autres parents ainsi que le recteur de Landéda avaient fait le voyage de Bretagne en Belgique pour assister à la cérémonie. Emouvante cérémonie pour tous, surtout pour le père et la mère ! Quelles douces larmes ont coulé, quand ils ont vu leur enfant étendu sur le parvis du chœur en signe d'oblation totale à Jésus, quand ils ont reçu la première bénédiction de leur fils, quand ils ont baisé les mains de leur enfant, encore humides de l'onction sacrée.

Parmi les joies que peuvent goûter les hommes sur la terre, il n'en est pas de plus hautes ni de plus saintes pour une mère que celles de tenir dans ses bras son enfant, devenu par la grâce divine, un autre Christ...

Il a été très agréable pour les pèlerins de Tournai d'admirer les riches terres de France, la capitale avec ses monuments, sa vie trépidante. Surtout, il leur a été doux de trouver à leur passage à Paris tant d'attentions délicates de la part de gens du pays établis là-bas. Ils sont tous venus en effet nous saluer, M. et Mme Kerboul et leurs enfants, M. et Mme Michel Abily, M. J. Le Deun, M. Y. Le Gall, M. et Mme Joncoeur et J. Le Roux, Tréguer et Rousic... M. Stéphan et M. G. Marziou, à notre passage à Rennes, en pleine nuit.

On a excité certaines curiosités, surtout à Tournai : tout le monde, même les autobus, s'arrêtaient pour nous regarder. On n'avait pas cru, jusque-là, que nous fussions si intéressants !

Et beaucoup chuchotaient derrière nous, surtout en Belgique : « Des Hollandaises ! » Et nous

protestions : « Des Hollandaises ! non – des Bretonnes, oui ! » Alors c'était des « Ah ! Ah ! » d'admiration.

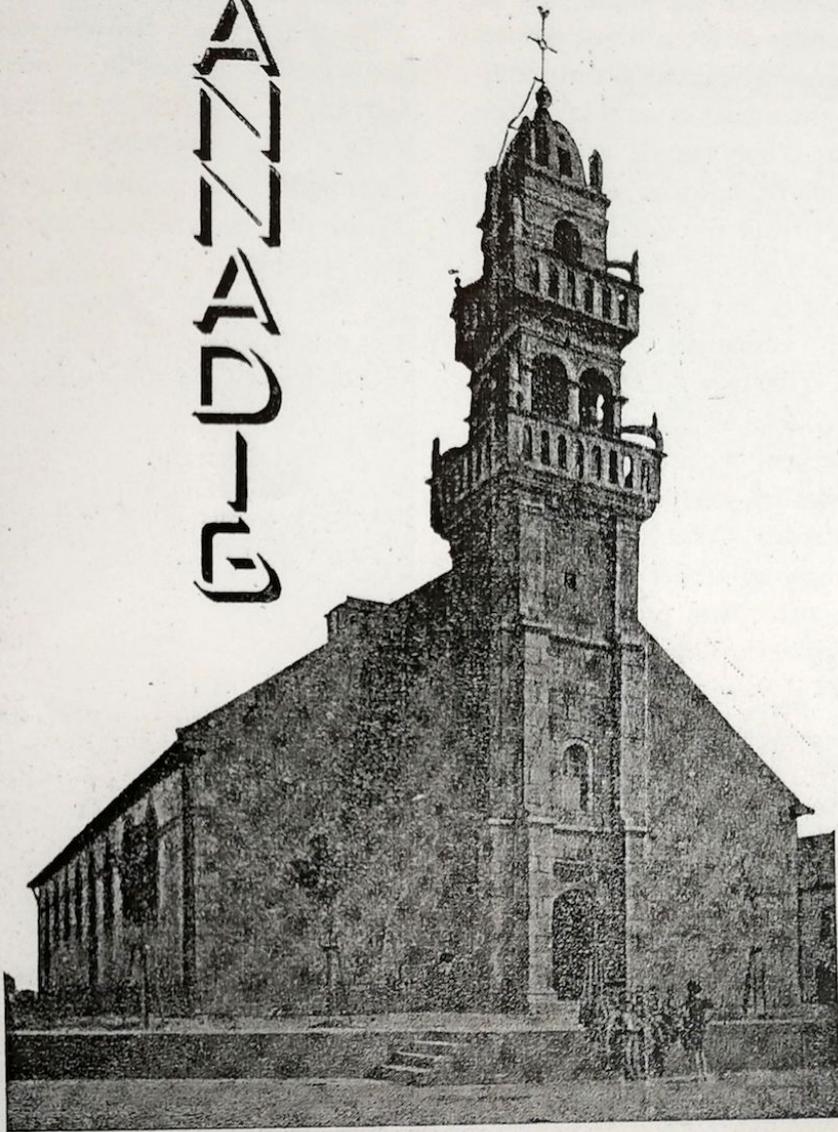
Bref, la Bretagne est le premier pays du monde ! N'est-ce pas vrai, Jeannie ?

Un dernier mot alors qu'il y aurait tant à dire. Un souvenir cher au cœur, c'est celui de l'hospitalité cordiale que nous avons trouvée à la maison des Missionnaires de Notre-Dame de la Salette à Tournai. Un grand merci.

Kanadig Landéda – Juillet-Août 1947



LANDÉDA



LANDÉDA

« Fleur de Lampaul »... l'histoire d'un bateau

François Bescond a été l'heureux propriétaire du voilier « Fleur de Lampaul » pendant plusieurs années. Un bateau mythique mis en valeur par ses traversées de l'Atlantique menées par des enfants. François Bescond raconte comment ce bateau est entré dans sa vie et sa profession. « Je suis issu d'une famille nombreuse composée de dix enfants. Jusqu'au service militaire, j'aidais mon père à récolter le goémon. Après l'armée, qui m'a conduit de Cherbourg à Alger en 1945, je suis encore resté une saison à Landéda avant d'être embauché par la compagnie « Les Abeilles », chargée du renflouement des épaves qui jonchaient le port de Brest. J'ai commencé parallèlement la culture des huîtres. Au milieu des années 50, l'extraction de sable des dunes a été interdite. Cette loi m'a donné une chance : j'ai acheté un sablier pour extraire le sable près de la côte. Mon premier bateau « L'Aulne », a été acheté en 1956. Celui-ci a fini dans les coraux des Caraïbes. C'est en 1975 que la famille d'Yves Le Guen de Lampaul-Plouarzel souhaitait se séparer de son sablier « Fleur de Lampaul », car l'heure de la retraite avait sonné. Je me suis donc porté acquéreur de ce joli bateau en bois de 22 mètres, construit à Camaret en 1948. Pendant une dizaine d'années, nous chargions le sable du côté de Trévoch. Ce bateau pouvait transporter une centaine de tonnes de sable. En 1985, je l'ai mis en vente, car pour la profession il n'était plus rentable. C'est à cette époque qu'il commence une nouvelle vie qui va le mener sur les océans du monde. C'est à Noirmoutier, où nous l'avons conduit, qu'il a été restauré de façon à pouvoir accueillir des passagers. Il était basé à l'Ile d'Yeu. Ce nouveau proprié-

taire et son association étaient terriblement motivés pour faire traverser l'Atlantique à ce bateau qui n'avait jamais couru que la mer d'Iroise. Il a rendu heureux des centaines d'enfants qui durant des mois ont su faire vivre le bateau. Mais cette aventure au service des enfants s'est terminée un jour. La « Fleur de Lampaul » a été vendue à la Fondation Nicolas Hulot. Bien que n'étant plus propriétaire, je restais attaché au navire et je souhaitais que le bateau reste un ambassadeur de l'amitié et qu'il soit mis entre les mains de gens compétents. Ce n'était pas le cas. Aujourd'hui, « Fleur de Lampaul » attend des jours meilleurs, amarré à un quai à Lorient. C'est la fin d'une belle aventure ! »

François Bescond – An Treiz



René Marziou : l'appel du large



« C'est en 1971 que j'ai acheté mon premier bateau, en commun avec mon frère Yvon. C'était un solide bateau en bois de 8,30 mètres, que nous avons baptisé « L'Adroit ». Nous avons travaillé ensemble pendant cinq années. En 1976, mon frère a acheté « La Perle de l'océan », un beau bateau de 14 mètres. C'est le 1er avril 1977 que la catastrophe est survenue, lors de l'arrivée au port de l'Aber Wrac'h. L'annexe, secouée par un vent de Nordet, n'a pas supporté le poids des cinq marins. Elle s'est retournée. Il était cinq heures du matin, pas de témoin. Un bilan terrible : quatre morts. Seul mon frère s'en est tiré, un miracle ! A la fin de notre coopération avec « L'Adroit », j'avais acheté « L'Angélus de la mer », un caseyeur de 9 mètres, que j'ai gardé deux ans.

Je suis retourné sur « La Perle de l'océan », dont l'équipage avait été décimé. J'y suis resté jusqu'en 1982, année où j'ai fait construire

l'« Enez-Vian », un 12,40 mètres pouvant transporter 440 casiers. En 1986, lors du retour au port de Aber, à la tombée de la nuit, j'ai entendu un appel sur la V.H.F. « René, viens vite, je coule ! » C'était le « Cow Boy », à bord duquel se trouvait Gérard Le Goff. Avec mon équipage, nous l'avons sauvé d'une mort certaine car la houle et le ressac pouvaient à tout moment le projeter sur le Trépied, le rocher près duquel le bateau avait fait naufrage. Tout l'équipage a participé au sauvetage, mais seul le patron a reçu une médaille. L'équipage a dû se contenter d'une simple lettre !

A l'heure de la retraite, en 2006, Roland Chevert a acheté le bateau. La pêche a de plus en plus de mal à nourrir son homme. Les homards ou langoustes deviennent rares. Notre métier est différent de celui des paysans : nous récoltons mais nous ne semons pas. La ressource s'épuise ! »



Cette photo d'équipage a été prise par un journaliste du magazine *ça m'intéresse*.
René Marziou – Jean-François Le Goff – Didier Laurans – Gérard Le Goff et Lionel Normand



Des prises comme on n'en fait plus : René Marziou et Didier Laurans montrent leur prise.



Beaj Eneour

Durant l'année scolaire 1995/1996, Enéour Puill-Stéphan a eu le privilège de voyager à bord du « Fleur de Lampaul ». Ce voyage l'a conduit en Guyane, aux Caraïbes, aux Bermudes. Il a raconté son aventure de garçon de 13 ans dans un livre entièrement écrit en breton *Beaj Eneour*, publié aux éditions An Here et disponible à la vente chez ses parents à Kergoz.





Les pardons sont restés des fêtes de l'âme. On y vit peu à peu et on y prie beaucoup. Chacun y apporte un esprit grave et la plus grande partie de

la journée est consacrée à des pratiques de dévotion...

Anatole Le Braz

En voiture avec Aglaë



« Cette photo prise en 1954 est un document auquel nous tenons beaucoup. C'est la première fois que Marianne Thomas (Mme Ambroise Coum) met les pieds dans une voiture. Cette automobile, une 4CV Renault, nous l'avions affectueusement surnommée Aglaë. Marianne

n'avait pas enlevé ses « boutou-coat » pour monter dans la voiture et elle s'est toujours demandé comment on pouvait faire avancer un tel engin. »

Mme Paulette Le Verge

Le café chez Tata...



C'était un rituel établi depuis fort longtemps. A l'occasion du pardon du Bourg ou de Sainte-Marguerite, tous les cousins se retrouvaient pour le café-gâteaux.

Sur la photo, on reconnaît Dominique Léon, Raymonde, Georges, Maurice, Jean-Luc et Gérard Le Deun, et dans le landau, Jacques, qui n'a que quelques mois.

Jeanne Le Verge



Chez les filles à Notre Dame des Anges

Assises (de gauche à droite)

Jeannette L'Hostis - Jeannette Ac'h - Marie Le Goff - Nathalie Thomas - Yvonne Sylvestre

Marie-Hélène Jaïn - Marie Le Goff

Au milieu

Marie-Ange Abarnou - Yvonne Marec - Andrée Kermaïdic - Jeanne Laurans - Eliane Le Roux

Marie-Françoise Guélenoc

En haut

Yvonne Talec - Léontine Le Vourc'h - Yvonne Le Pors - Alexandrine Ménez - Christiane Le Deun

Au cours ménager en 1957



« Après la classe du certificat d'études, nous restions trois années supplémentaires au cours ménager de Notre-Dame des Anges. Nous y apprenions les bases pour être une bonne mère de famille et pour fonder et diriger un foyer.

Ainsi, les monitrices nous initiaient à la couture, à la broderie, à la cuisine. Les brassières et l'art de tricoter des petits chaussons n'avait plus de secrets pour nous. »

Geneviève Marziou

Au premier rang de gauche à droite :

Geneviève Marziou – Mimi Marziou – Annick Le Goff – Christiane Guélenoc – Marcelle Floch – Antoinette Kerleroux – Michèle Le Deun – Denise Calvez

Au milieu :

Yvonne Le Goff – Annie Marec – Annie Roudaut – Simone Ac'h – Mimi Guéganton – Marie-Jo Marziou

En haut :

Marie-Jo Le Goff – Renée Quéré – Renée Le Goff – Yvonne Simon – Louise Le Goff – Marie Guélenoc

Grand-Mère

« Elle était vieille, très vieille, malgré sa tournure jeune, ainsi vue de dos sous son petit châle brun ; encore jolie par exemple, et encore fraîche, avec les pommettes bien roses, comme certains vieillards ont le don de les conserver. Sa coiffe, très basse sur le front et sur le sommet de la tête, était composée de deux ou trois larges cornets en mousseline qui semblaient s'échapper les uns des autres et retombaient sur la nuque. Sa figure vénérable

s'encadrait bien dans toutes ces blancheurs et dans ces plis qui avaient un air religieux. Ses yeux, très doux, étaient pleins d'une bonne honnêteté. Elle n'avait plus trace de dents et, quand elle riait, on voyait, à la place, des gencives rondes qui avaient un petit air de jeunesse. »

(Concours des bourses, 1931, Finistère)



Marie Bescond (Madame Marziou) prise en photo le jour du pardon de Landéda le 15 août 1956. Elle porte la coiffe brodée.

Le brûlage du goémon



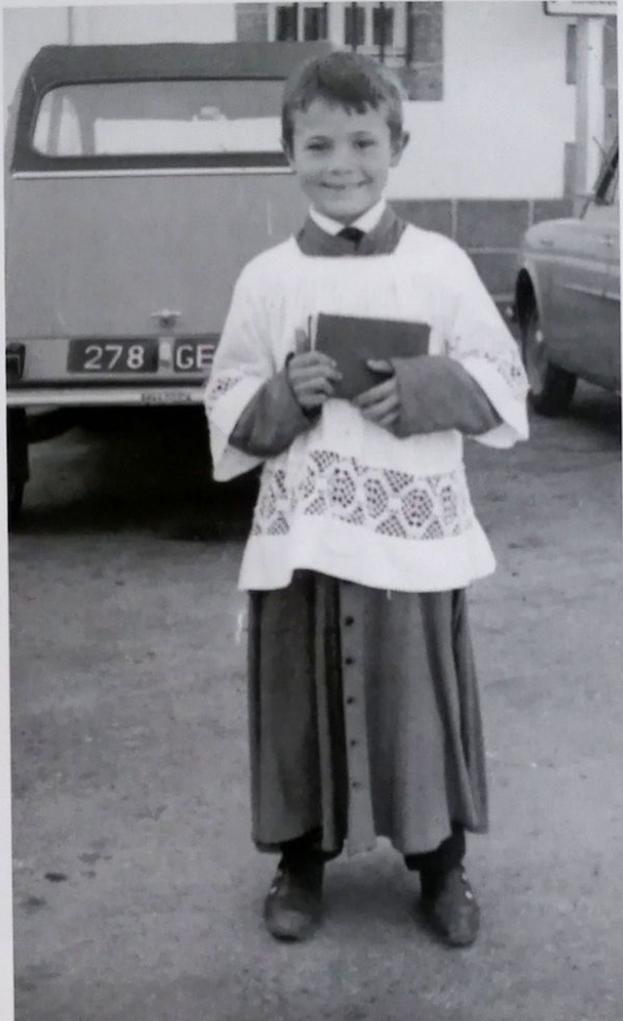
« Au mois de juin on commençait le brûlage du goémon. Généralement, nous employions quatre personnes par four, et quand il n'y avait pas de gabarre à charger, on pouvait allumer sept fours en même temps. A ce train, l'incinération du goémon allait relativement vite quand le temps se

maintenait au beau. »

Jean Simier Mon « baigne » volontaire à Béniguet

Cette photo a été prise derrière l'Hôtel des Dunes. Ce sont Auguste Balcon et François Pronost qui alimentent le four.

Le temps des enfants de chœur



Jean-Marie Jourdain

« J'étais enfant de chœur dans les années 60. L'Abbé Uguen était recteur de Landéda. C'était un homme très strict et assez froid. Il n'était pas question pour les fidèles d'arriver en retard aux offices. Le recteur leur faisait la remarque, à tel point que nous étions un peu gênés pour eux. Quand j'y pense aujourd'hui, j'ai l'impression d'avoir vécu dans un autre monde. Pendant le mois de Marie, nous allions tous les matins à l'église. Les enfants de chœur étaient de service par équipe de deux. Il arrivait souvent que le recteur vienne nous chercher en classe – alors que nous étions en pleine composition – pour l'assister lors d'obsèques. Nous préférons bien entendu les baptêmes et les mariages, qui nous rapportaient des pourboires. Quant aux enterrements, nous ne les aimions pas, non pas parce que c'était triste – nous étions trop jeunes pour en avoir conscience – mais surtout parce que cette cérémonie ne faisait pas rentrer un sou dans la poche. Mon père, qui tenait une boucherie au bourg, possédait une bétailière qui servait chaque année pour aller couper des roseaux du côté de Toul-an-Dour. Ces roseaux servaient de décoration pour la fête du Saint-Sacrement. »

Bruno Jourdain



Dans la classe de M. et Mme Bodénan

Au premier rang de gauche à droite

Louis le Guen - Bernard Appriou - Henri Le Guen - François Le Hir - Gérard Aubeneau - François Le Guen - Jean-René Le Goff - Antoine Le Guen.

Au deuxième rang

Paul Le Pors - Jacques Léost - Daniel Appriou - Claude Perhirin - Michel Appriou - Raymond Appriou - André Sylvestre - Daniel Inizan - Roger Sylvestre - Henri Le Deun - Serge Cadour - Jean-Louis Le Pors.

Au troisième rang

Alain Hoonart - Paul-Louis Appriou - Jean Legeay - Yves Oulhen - Joël Clément - Roger Le Roux - Jean Jacob - Alain Menut.

En haut

Roger Jacob - Jean-René Le Pors - Roger Masson - René Floc'h - Guy Cadour - Robert Léost - Louis Tanguy - Yvon Inizan - Claude Hulin - Jacques Salaün - Jean Cadour.

François Le Verge, 36 ans aux îles



« Mon père, François Le Verge de Kérennoc, a commencé sa vie de goémonier à 14 ans. Il est resté sur l'île de Molénez jusqu'à ses cinquante ans. Chaque année, depuis la fin février jusqu'au mois d'octobre, il y récoltait le goémon. Quand le temps était calme et la mer belle, il partait de Toul-an-Dour après avoir embarqué sur son bateau le cheval et la charrette. Par contre, si le vent menaçait, ce sont les femmes qui conduisaient le cheval jusqu'au port du Conquet. Le départ était toujours émouvant. Je me souviens qu'au moment où le bateau s'éloignait du port, le cheval se retournait vers la terre qu'il quittait. J'y ai laissé pas mal de larmes ! Toutes les deux semaines, c'était le ravitaillement. Mon père revenait à Toul-an-Dour prendre les légumes, le vin, les provisions. Sur l'île, ils fabriquaient des pains de soude qu'ils revendaient ensuite à l'usine Pavot au Conquet. »

Jeanne Le Verge (Mme Le Deun)

Il arrive des moments dans la vie où les ressources du travail qu'on assure ne suffisent plus aux besoins. Le cas m'est arrivé lorsque les deux aînés des enfants eurent terminé leurs études primaires. Voulant à tout prix leur donner une éducation religieuse, le problème financier se posait, les enfants fréquentant les écoles chrétiennes étant privés de bourses d'études à l'époque. Le rapport de la ferme ne suffisait plus aux besoins de la famille, il était indispensable de chercher autre chose.

Jean Simier Mon « bagne » volontaire à Béniguet

Remise de prix à la droguerie



« Nous nous sommes installés en 1964 en tant qu'artisan peintre, puis nous avons ouvert un magasin de droguerie en 1968. C'est en 1969 que les peintures « Tollens » avaient organisé un concours dont le premier prix était 1000 francs – somme importante à l'époque – qui correspondait à un mois de salaire.

Sur la photo prise devant le magasin, le directeur de l'entreprise Goachet et René Kermarrec, le représentant, remettent le chèque à Pierre et Madeleine Kervella. A droite, c'est Yves Simier, Claude, notre fils, et moi-même. »

Geneviève Marziou



La classe de sœur Jeanne

Assis au premier rang :

Daniel Tréguer – Bernard Guélenoc – Bruno Oulhen – Eric Pronost – Claude Laot – Claude L'Hostis – Marc Bihannic – Marie-Claire Calvez – Jean-Paul Bodénès

Au milieu :

Gaëlle Jaouen – Eliane Fily – Annie Bihannic – Jacques Le Hir – Bernard Le Roux – Antoinette Zanetti – Christine Léostic – Pascal Bihannic – Hélène Pronost – Odile Kerleroux

A l'arrière :

Sylvie Corre – Denis Labrière – Jean-Claude Le Mignon – Joël Ach – Eric Prigent – Michel Ach – Christelle Morize – Brigitte Guélenoc

Fin de moisson à Poullog



« C'est la fin de battage et toute l'équipe de Poullog se rassemble pour la photo. M. Herry, un touriste, possédait un appareil photo. Pendant tout l'été, c'est tout le quartier qui s'entraidait pour le battage. Mon père possédait un moteur pour battre le blé. Il fallait bien car à cette époque nous étions encore isolés du monde. La route de la digue n'était pas encore construite et il fallait une heure et demie de marche pour aller au bourg de Landéda. Quand j'étais petite fille, certains jours de marée haute, nous marchions plus de trois heures aller-retour pour aller à l'école des soeurs. Pour midi, nous nous contentions d'un « banne souben Kub » avec deux morceaux de pain. La marche était pénible

et mon père nous disait qu'il fallait s'agenouiller si nous rencontrions le prêtre portant la communion à un mourant ! Aujourd'hui, ici, c'est le paradis ! »

Yvonne Appriou

Sur la photo :

Laurent Le Goff – Paul Héliès – François Le Goff – Jean-Marie Le Goff – François Guélenoc

Jo Le Goff – M. Herry – Paul Le Goff et sa petite soeur Yvonne (Mme Bihannic) – Eliane Herry – Maryvonne Eliès – Jeanne Kersebet (Mme Le Goff) – Marie Potin et « Tintin » Marie Appriou.

les mains pleines. Il y en a certains qui pêchent une fois un gros et se font photographier. « T'as vu le pépé, quel sacré pêcheur ». Si ça se trouve, c'est l'unique de sa vie. Moi, je ne suis pas guerrier, je ne cours pas après les trophées. »

Quelques temps après, nous nous retrouvons sur la cale. J'apprends que le grand-père de Jo et son père étaient pêcheurs. La pêche est donc une deuxième nature pour lui. La mer fait partie intégrante de sa vie. Il s'explique : « Vous partez au petit matin, quelquefois il y a un peu de brume qui descend de l'estuaire, vous êtes presque les maîtres du monde. Surtout quand le pays est vide. Quand il ne reste que les indigènes quoi ! Parce que ce n'est pas toute l'année qu'on est chez nous, ici. Figurez-vous qu'à la place où je répare l'hélice, là, eh bien, l'été, on me dit que je gêne. Sur la cale, chez moi. Alors il y a des choses comme ça que je ne peux faire que hors-saison. »

Soudain je m'étonne de la facilité avec laquelle Jo se confie à moi. En le regardant différemment je ne vois pas le Breton fermé mais un homme au look actuel, Jean et Docksides : il est d'ici et d'ailleurs.

« Parce qu'ici c'est chez moi. Je suis resté absent longtemps, trente-cinq ans marin au long cours. Je ne sais pas s'il y a un endroit entre Djibouti et la Corée où je n'ai pas mis les pieds. Eh bien, je n'avais qu'une hâte, c'était de rentrer ici. J'ai toujours eu soif des grands voyages, des grands espaces, mais revenir, oui revenir. Je n'aurais jamais pu vivre en étranger quelque part. Je suis né ici dans la maison aux volets bleus, à côté de la mienne, et je finirai dans ce village. »

En nous quittant, Jo me conseille de rencontrer son ami Jean, d'une génération plus jeune.

En passant par le bar du Welcome, je pense être renseignée sur l'adresse de Jean : c'est en haut de la côte puis à gauche, dans le chemin au pied de l'amer noir. Une maison originale sur un terrain naturel. Rien de sophistiqué à l'extérieur comme à l'intérieur. Une jeune femme au sourire éclatant, plein de tâches de rousseur, me laisse salir le carrelage. Son mari doit rentrer bientôt ; nous l'attendrons ensemble. Christine est discrète mais on sent chez elle une volonté de faire ce qu'elle veut, quand elle le désire.

Le temps d'un café, son compagnon rentre de la pêche. Même envie de liberté en filigrane sur les pommettes burinées par le soleil. Son bateau s'appelle « La tête au vent ». La journée d'un goémonier représente sept ou huit heures de travail ; après il faut attendre le déchargement, discuter avec les collègues quand par exemple l'usine se plaint des mauvaises herbes mélangées aux laminaires. Il faut alors rediscuter le prix de la tonne.

Jean aime son métier et en parle facilement : « J'ai passé un bac de technicien mais je n'ai pas tenu dans cette branche. Manque d'air et d'espace... Comme le grand-père et mon père, je suis revenu au goémon. Pas comme avant avec la charrette et le cheval car il fallait sécher le laminaire, mais avec le scoubidou moderne qui permet de cueillir les algues et de les déverser dans la cale du bateau. Quand tu es près d'un caillou dans le courant, tu mouilles et tu choques ton mouillage de temps en temps pour ne pas tout ramasser au même endroit. »

Au fil de la conversation, je comprends mieux la technique de pêche. Reste à savoir que l'usine du coin ramasse le goémon, le transforme dans le secret en alginates, que l'on mange dans les

Les professionnels de la mer

« Le goémon noir – ar bezhin du – se coupe sur les rochers abordables à pied à marée basse. Ces algues non iodées font un riche engrais et leur récolte était aussi réglementée que celle des laminaires. Sur les îlots inhabités et accessibles seulement par bateau même à marée basse, seuls les inscrits maritimes – les professionnels de la mer – avaient le droit de les couper. Autrement, tout le monde y avait droit, à la condition d'habiter dans la commune ou d'y posséder plus de quinze ares de

terres cultivées, même sans y habiter. Les gros paysans de l'intérieur qui avaient tant besoin d'engrais avaient vite trouvé à acheter les quinze ares nécessaires, au grand dam des goémoniers qui voyaient ainsi leur échapper une partie du marché. En effet, si des paysans non propriétaires voulaient du goémon d'engrais, ils l'achetaient aux récoltants autorisés, ou bien l'échangeaient contre d'autres denrées. »

Colette Vlérick La Fille du goémonier



entremets ou les médicaments. Mais, la saison va de mai à octobre, et le reste du temps, Jean est ailleurs : il se recycle dans l'élevage de la palourde.

« J'ai loué une concession à la commune, et je l'exploite. Au début, je n'y connaissais rien, mais il faut aller de l'avant. Ma femme a suivi un stage et j'y prends moi-même de plus en plus goût. Ça correspond bien à notre genre de vie de travailler au rythme des marées : jamais les mêmes horaires, voir les naissains grandir, les protéger contre les crabes et les carrelets, balayé le sable mouillé, les pieds dans l'eau et la tête au vent. » Le lendemain, je rejoins le couple à marée basse : le site est superbe. Nous sommes à Brouenou, sur l'Aber Benoît. En passant par les Dunes de Sainte-Marguerite la promenade est superbe. Dans les éclaircies on passe du gris au bleu marine, du désert de sable aux ajoncs serrés ; un mulet broute dans un enclos, des centaines de fleurs jaunes et mauves explosent sur le chemin vert. On dirait l'école buissonnière, le chemin de la liberté, oui.

Sauveteurs Bretons, voilà la seule fausse note de la chanson : tous deux sont sauveteurs bénévoles et à les voir vivre si pleinement avec les éléments, on l'oublie facilement. D'ailleurs, ils ne se sont pas étendus sur ce sujet lors de nos entrevues. Humilité, simplicité, on parle plus facilement du bon côté des choses que du noir horizon. Hélas, il arrive que l'invraisemblable touche l'heureux quotidien et le cauchemar éclate. Plus jamais la carte postale de l'Aber Wrac'h n'aura les mêmes couleurs. Le deuil plane sur le petit village. Cinq hommes ne sont pas rentrés.

Les deux amis qui se sont racontés ici et les autres que je n'ai pas connus sont inscrits dans la mémoire collective du village. Jamais on n'oubliera l'irréparable courage qui les lançait à l'assaut des fusées rouges de détresse. Les mots sont impuissants quand il n'y a que le temps pour sécher les blessures de ceux qui restent. Pour Jo et Jean, je sais que l'intelligence semée durant leur vivant ne laisse pas de place au désespoir dévorant.

Ces combattants de la liberté tranquille laissent dans leur sillage suffisamment d'arguments pour continuer sur leur lancée. Reste à savoir s'il faut accepter le don d'une vie et se mordre les doigts s'il y a tragédie. Pour la énième fois, l'éternel débat est relancé. Jo et Jean agissaient en hôtes lorsqu'ils accueillait des nouveaux venus autour de leurs cailloux. Leur respect de la vie les a poussés trop loin ; de loin où l'on ne revient pas.

Sophie Delacour Thalassa – septembre 1986

Le repas des anciens



« Les personnes de plus de 70 ans sont invitées au repas annuel offert par la commune. Cette photo a été prise à l'Hôtel des Dunes, tenu par Monsieur et Madame Botquélen. C'était un excellent restaurant et aussi une salle de danse réputée dans toute la région. Les jeunes venaient en car de Saint-Pabu, Plouvien, Lannilis. J'ai vu plusieurs fois le car Bodiger complètement surchargé : les jeunes gens devaient s'installer sur le toit ! Les quatre personnes de la photo sont Maryvonne Tréguer (à gauche), Jeanne Corolleur, Jeanne Le Goff (ma mère) et Marianne Ach. »

Yvonne Appriou

Le ballet des charrettes



Sur les dunes de Kloukoury : Goulven Le Goff et Marie-Thérèse (Mme Le Roux)



« Quand la charrette était pleine, les femmes remontaient à travers la grève sur la dune, les chevaux tirant fort dans le sable où les roues s'enfonçaient profondément. Elles rejoignaient leurs champs et y déchargeaient le goémon. Il resterait quelques heures en bordure des champs pour y être rincé par la pluie, lavé de son sel. Ensuite, on l'étalerait.

Tout autour, le même manège se répétait, le ballet des charrettes qui partaient pleines, souvent une femme perchée au sommet du tas d'algues, et revenaient vides, brinquebalant derrière le cheval qui avançait aussi vite que possible dans le sable. »

Colette Vlérick La Fille du goémonier

Yves Marec est préposé à la pesée. Job Manach et Louis Ac'h portent la civière tandis que Jean Hamon et Goulven Le Goff rangent le goémon dans la charrette.

Un beau texte écrit par Sophie Delacour dans le Magazine Thalassa en hommage aux cinq sauveteurs qui ont perdu leur vie le 7 août 1987 : Jean Guélenoc, Jo Oulhen, Patrick Vigoureux, François L'Hostis, Jean Thomas.

Simplement...

Je les ai connus en juin dernier. Ils font partie des cinq sauveteurs disparus au mois d'août à l'Aber Wrac'h, près de Brest.

L'amitié qui nous lia rapidement, sans façon, ne se résigne pas au souvenir, mais fait place à une envie de parler d'eux, simplement.

Les dernières roches avant l'Atlantique, parfois lourdes d'histoire : on n'a pas oublié l'Amoco Cadiz ou le dicton « qui voit Ouessant voit son sang ». Partie pour faire le vide et le plein d'iode dans les parages de Brest, quand sur la place de Landéda, le bourg de l'Aber Wrac'h, une vieille femme me demande où se trouve la boucherie en breton... j'ai décidément changé de planète.

Pas de clôture aux maisons, des chemins « nature » qui vous emmènent nulle part, des dames qui sourient en remarquant qu'il pleut encore aujourd'hui, une marchande de crêpes qui attend la fin du marché pour être payée et une maison de la presse-boulangerie-tabac-bonbonnière, un paradis pour les gosses qui se servent eux-mêmes en grim pant sur une chaise, le mur dégorgeant de friandises. Sans oublier le « Bar du coin » où les anciens se souviennent en buvant le coup. Dans un coin une mini-épicerie : de quoi vous ramener à l'essentiel.

D'ailleurs j'y arrive : en savoir plus sur la vie maritime locale. En deux kilomètres mouillés et ventés je suis sur le port miniature de l'Aber Wrac'h. Un homme fait comme moi le tour du lieu comme on visite son jardin une dernière

fois le soir avant de se coucher : il s'appelle Jo. Méfiant mais très vite confiant, il me donne rendez-vous pour une sortie en mer, un relevé de palangres vers sept heures du matin.

Alors que le soleil se lève en couvrant d'or le cargo mouillé dans l'aber, l'air frisquet du printemps paresseux rougit les mains et le nez. Dans son canot « Tri Men » (« Les Trois Roches »), Jo est seul. Face à l'immensité marine. Le calme, pas de voiture ni de mobylette : seules les mouettes piaillantes accompagnent le clapot. Nous allons où Jo a posé ses palangres hier soir. Dans mon zodiac je fais des ronds dans l'eau en le regardant. A la fin de sa prise, pas mauvaise, Jo vient à couple et commente : « Pour chasser le bar il faut le chercher. Il n'est pas là où il y a du lieu. Il affectionne les passages où il y a du sable, des roches, du courant, là où la mer brise, ici, près du Plateau du Libenter par exemple. C'est un chasseur qui aime le courant. S'il y a des bancs qui se découvrent à marée basse, il est souvent là. Certains sont sédentaires, mais c'est plus rare. En général les bars sont groupés, concentrés. »

Passionné, il continue en mettant de l'ordre dans son bateau : « Avec l'expérience on finit par savoir où le bar traque pour bouffer, mais motus... Des fois j'en rêve la nuit, je me dis qu'il y en a peut-être un qui lutte en ce moment... Ces instants-là, ça marque la vie d'un bonhomme. Evidemment, il arrive que le touriste, le « corpus moyen », tombe sur l'accidentel... aux innocents

Quand Yvan Kerros fait découvrir les « ribins » à Giscard

« Cette journée d'août 1978 s'annonçait de bons auspices pour le Président Valéry Giscard d'Estaing : le matin une promenade sur les plages presque dépolluées de Portsall et un déjeuner à Landéda. C'était sans compter sur les éleveurs qui, depuis des semaines, se plaignaient du cours très bas du porc. Toute la gendarmerie et les CRS avaient pris position du côté de Plou-dalmézeau pour protéger le Président de la colère des agriculteurs.

Mais tout s'est déclenché du côté de l'Aber Wrac'h, pendant le déjeuner. Personne, parmi le service de sécurité du Président, n'avait envisagé l'hypothèse de l'invasion du terre-plein du port par des hordes de tracteurs, remorques ou tonnes à lisier. Seuls quelques gendarmes réglaient la circulation et étaient bien incapables d'empêcher les paysans d'accrocher un porcelet à l'une des pales de l'hélicoptère présidentiel, « L'Arc de Triomphe ».

Face à ces événements, l'aide de camp du Président va le prévenir de la présence des manifestants, et lui annonce l'impossibilité de partir par hélicoptère. « C'est ici que la connaissance des lieux m'a bien aidé. Je me souvenais de mes promenades avec mon grand-père dans le « ribin » qui conduisait de « La Baie des Anges » au

Sémaphore, puis au terrain de foot. Je proposais donc à l'aide de camp d'informer le Président de la possibilité de prendre ce « ribin », et de s'en-voler au nez et à la barbe des agriculteurs qui l'attendaient de pied ferme sur le terre-plein du port.

« Répondez-vous de l'opération ? » a demandé Giscard.

« Bien entendu ! »

Le repas achevé, le cortège présidentiel a pris ce « ribin » pour rejoindre un autre hélicoptère, stationné au terrain de foot. L'opération était terminée. Pas pour tout le monde cependant, en particulier pour le Préfet du Finistère et les divers commandants de gendarmerie, qui ont fait les frais de cet incident. Ils ont été mutés d'office dans d'autres régions. Le Préfet avait pris ses fonctions à la fin du mois de juillet ! »

Yvan Kerros



D'eom dre ar ribinou...

A l'Aber-Wrac'h, des producteurs de porcs ont conspué le président

Comme Raymond Barre, pris le 18 mars dernier dans les plis d'un drapeau breton, le président de la République emportera un souvenir cuisant de sa visite à Landéda, le 3 août. Il a été contraint de laisser son hélicoptère entre les mains des manifestants, sur le terre-plein du port, et de rejoindre la BAN de Landivisiau grâce à un « Super-Frelon » de la Marine nationale, qui s'était posé au terrain des sports.

A l'origine de ce « contretemps » : la manifestation organisée en trois heures de coups de téléphone par les producteurs de porcs de la région, sous la bannière de la FDSEA.

A l'arrivée de l'hélicoptère présidentiel sur le port de l'Aber Wrac'h, les paysans, qui avaient depuis quelques temps déjà, bloqué les accès du môle, se sont rassemblés au pied de l'appareil et ont fait au président, pendant quelques dizaines de mètres, ce qu'il faut bien appeler aujourd'hui une « conduite de Landéda ».

Dans la bousculade, un des syndicalistes paysans, M. Le Fur, a été entraîné quelque peu groggy, par les forces de l'ordre.

Alors que le président et ses trente-quatre invités prenaient place face à la mer, dans la salle du restaurant « La Baie des Anges », les producteurs de porcs se regroupaient en deux endroits. D'une part sur la route en corniche qui borde la baie, où ils se heurtèrent rapidement aux forces de l'ordre, et d'autre part, sur le terre-plein du port. Le premier groupe, d'une soixantaine de personnes, était bientôt repoussé, non sans difficulté, hors du champ visuel du président, tandis que le second profitait d'une faille dans le

système de sécurité. En effet, c'est en toute tranquillité que les paysans ont pu conduire une dizaine de tracteurs autour des hélicoptères du président et de sa suite.

Juchés sur une remorque, les syndicalistes se relayèrent pour expliquer aux quelques centaines de touristes et de curieux, ainsi qu'à la presse nationale, les raisons de leur colère.

MM. Le Bras, Le Verge et Le Fur rappelèrent les revendications qu'ils expriment depuis maintenant un mois et demi au cours de chacune des manifestations qu'ils organisent pour se faire entendre.

« Le gouvernement fait la politique de l'indice des prix sur le dos des agriculteurs. Nous en payons les pots cassés et pourtant nous sommes volontaires pour défendre le pays chaque fois qu'il le faut, en luttant contre les incendies en 1976, et contre la marée noire cette année. Nous attendons d'ailleurs toujours la réalisation des promesses de Marc Bécam, pour l'indemnisation du travail des tonnes à lisier. »

« 7.80 F par kilo », répétaient les orateurs, tandis que d'autres peignaient des slogans sur l'hélicoptère du chef de l'Etat, et accrochaient un porcelet à l'une des pales.

La fureur des agriculteurs était à son comble quand ils apprirent que « ne voulant pas céder au chantage », le chef de l'Etat refusait de recevoir la délégation que lui proposaient les paysans. Par un vote à main levée, ils décidèrent d'attendre Valéry Giscard d'Estaing au pied de l'appareil.

Il était environ 14 h 30 quand, traversant les

Le début d'une dynastie : la famille Oulhen



« La famille Oulhen est originaire de Portsall. Mon arrière-grand-père, Jean-François Oulhen, avait coutume de dire qu'il était arrivé à l'Aber Wrac'h avec 17 francs en poche. Jean-François Oulhen et Marie-Joséphine Le Gall auront treize enfants. C'est lui qui a créé l'entreprise de mareyage à Landéda. Puis les enfants et petits-enfants se sont installés entre l'Aber Wrac'h et Loguivy de la Mer.

Sur cette photo, qui date de 1895, on retrouve les parents Marie-Joséphine Le Gall et Jean-François Oulhen ainsi que cinq de leurs enfants : François-Marie (mon grand-père), Yves-Marie, Marie-Anne, Alexandre et Prigent. »

Patrick Oulhen

Yvan Kerros, 14 ans dans l'ombre des Présidents



Yvan Kerros a été de tous les voyages présidentiels entre 1976 et 1990. Responsable des transmissions au palais de l'Élysée, il a effectué une moyenne de soixante-dix déplacements par an. Il lui reste des souvenirs, ancrés dans la mémoire : l'Aber Wrac'h, bien sûr, mais aussi les déplacements pour les obsèques d'Andropov à Moscou ou de Sadate au Caire. L'annonce de la maladie du Président Mitterrand a été un moment d'émotion. « J'étais chargé de toutes les transmissions et je portais la fameuse valise qui contenait tous les éléments confidentiels. Lors de la visite de Giscard à l'Aber Wrac'h, nous avons occupé la chambre « Cézon » à l'hôtel de la Baie des Anges. Cette chambre, pour l'occasion, était reliée directement au palais de l'Élysée. Je suis retourné une seconde fois à l'Aber Wrac'h, lors de la visite de François Mitterrand, venu épauler les familles et les sauveteurs après le naufrage tragique du canot de sauvetage en août 1986. »

Yvan reconnaît avoir fait un métier passionnant pendant ces quatorze années, à côtoyer tous les grands de ce monde. Son seul regret : ne pas avoir tenu de carnet de voyage...

Danièle Mitterrand,
la Reine de Jordanie et quelques pas derrière
Yvan Kerros et... sa valise.

lignes de gendarmes qui gardaient les accès de « La Baie des Anges », un groupe d'élus qui sortaient de la salle de restaurant, vint tenter de jouer les bons-offices entre le président et les agriculteurs. M. Alphonse Arzel, président de la Chambre d'agriculture, annonça que « le président ne céderait pas au chantage ». Il signala que lui-même et M. Goasduff, député de la circonscription, avaient pris la parole devant le chef de l'Etat, afin de lui faire part des difficultés des producteurs de porcs.

Son intervention ne suscita que des huées. M. Arzel sous-entendait que Valéry Giscard d'Estaing ne se déroberait pas et que les hélicoptères seraient dégagés par la force s'il le fallait.

Ceci ne fit pas céder les agriculteurs, qui se rassemblaient maintenant au nombre d'environ cent cinquante à deux cents, entre les tracteurs disposés en cercle et les appareils.

Ils campaient sur leurs positions tandis que les gendarmes mobiles lance-grenade en bandoulière et casque à visière sur la tête, se rassemblaient à quelques dizaines de mètres, lorsque l'on entendit derrière les arbres, vers le stade, le sifflement d'un hélicoptère. Il était 15 h 20. Le président était parti. Les paysans gardaient un hélicoptère vide. Mais ils considéraient avoir marqué un point important en obligeant le chef de l'Etat à reculer.

Le Télégramme – 4 août 1978



Onze heures du matin le 11 août 1944



Landéda occupé...



Landéda libéré...

« Onze août 1944 : Landéda accueille ses libérateurs américains. Bien entendu le recteur de la paroisse, l'abbé Saliou, se trouvait à la tête des habitants pour fêter l'événement. Sur la photo du bas, toute la famille est réunie devant le canon américain : Aimée Falhun, Marcel

Caraës, Yvonne Seïté, Jo Caraës, Jacqueline Calvarin. La photo a été prise à l'entrée du bar-tabac actuel « Le Divalo ». La population et les Américains étaient en liesse mais les Allemands semblaient aussi soulagés de la fin de l'épreuve. »

Jeanne Falhun (Mme Caraës)



La libération !



« Depuis cinq ans, nous étions sous le joug allemand. Le 11 mai 1945, toute la population de l'Aber Wrac'h s'est retrouvée sur la corniche pour fêter la Libération. Le défilé a démarré près de l'Hôtel de la Baie des Anges, que mes grands-parents avaient acheté. Ce jour de liesse, je m'en

souviendrai toute ma vie. J'avais onze ans et j'ai défilé sans la permission de mes parents. Une chose à ne pas faire, et ils me l'ont fait comprendre ! »

Mme Paulette Le Verge

La classe de M. Auffret en 1955



M. Auffret (instituteur) – Guy Cadour – Pierrot Queffélec – Jean Tanguy – Jacques Guyomard – Louis Tanguy – Yvon Pailler – Joseph Le Mignon – Yvon Migliaccio – Gérard Marziou – Jean-René Le Pors – François Le Pors – Michel Kermaïdic – Jacques Roger – Patrick Oulhen – Joseph Stéphan – André Diquélou – Robert Léost – Jean-Pierre Salaün – Gérard Chapel – Joël Clément – Maurice Oguer – René Inizan – Yvon Inizan – Jacques Keroudan – Roger Daniélou – Jacques Calvarin – Roger Le Roux – Emile Marziou – Alain Hornaer – Luc Auffret

1963 : la première 2 CV



« J'ai passé mon permis au mois de juin 1963, mais j'ai du attendre six mois pour recevoir la 2 CV que j'avais commandée. Cette photo a été prise à la maison familiale de Kergana. »

Geneviève Marziou

Retour du pioca



« Cette photo a été prise entre Plazou Tréaz et l'île Tariéc. On cueillait le pioca en famille. A cette époque, nous le vendions aussitôt la récolte terminée. C'est Jean Corre qui s'occupait des achats de pioca à la digue. Au volant du

tracteur, Joseph Le Deun, assise près de lui Stéphanie Le Deun, puis Jeanne Le Verge (Mme Le Deun), Samuel, Mélanie, Jean et Arthur Le Deun. »

Jeanne Le Verge (Mme Le Deun)

Prises sur le vif



« C'est aussi l'art de faire des cartes postales couleur locale. Marguerite Balcon, Perrine Rousic et Marie Potin sont assises sur la dune, un moment de repos avec le goûter. C'est le photo-

graphe qui leur a demandé par la suite l'autorisation d'en faire une carte postale ! »

Yvonne Appriou

La troupe de théâtre des filles



« A cette époque, il n'était pas question de mélanger les garçons et les filles. Les rôles d'homme, comme ici celui du marin, étaient tenus par des filles. C'est Mère Jeanne qui régentait le tout d'une main de fer. »

Annick Corre (Mme Castel)

De gauche à droite

Annick Léon – Adèle Gouez – Marie Le Goff –
Paulette Talec – Anne-Marie Abily – Marie
Manach (le marin) – Simone Cabon – Annick
Bihannic – Yvonne Marec – Annick Quéré –
Antoinette Coum – Annick Corre – Nicole
Marec – Jeannette Quéré



Annick Corre – Josée Mazé – Jeannette Quéré –
Marie-Thérèse Kersébet – Josiane Le Coz

A bord du « François Rolland »



12 mai 1952 : Le nouveau canot de sauvetage est pavoisé pour la bénédiction.

« C'est en 1952 que le « François Rolland », premier canot à moteur de la station, fut mis à l'eau. Sur cette photo prise en 1957, on reconnaît Joseph Le Roux, François Rolland (patron), François Le Goff, Marcel Calvarin, Auguste Guérenneur, Yves Kerboull. La station de sauvetage de l'Aber Wrac'h date de 1867. »

Patrick Oulhen

A l'école des sœurs



De gauche à droite

Haut : Annie Marec – Marie Oguer – Andrée Rouzic – Annick Guélenoc – Marie Guélenoc – Louise Brouard (institutrice)

Milieu : Anne-Marie Le Roux – Denise Calvez – Annick Tréguer – Jeannine Balcon – Yvonne Mazé – Marie-Josèphe Le Goff – Annick Le Goff – Jeanne Bellec – Louise Le Goff

Bas : Yvonne Le Gall – Geneviève Tréguer – Marcelle Floc'h – Jean-Michel Saliou – Thérèse Nédélec – Marie-Claude Bléas – Marie-Thérèse Marziou

secondes, nota le docteur Guéguen, pour arriver sur place.

Mais à Poulcansot, force leur fut de stopper. La jeep rouge et le fourgon remorquant la moto-pompe se trouvèrent bec dans l'eau : la mer recouvrait la plage et leur barrait le passage.

A marée basse, les voitures et les cars parviennent tant bien que mal à gagner l'autre rive en empruntant la plage. Mais, nous l'avons dit, on avait choisi la marée haute... Le lieutenant Kervévan, nullement désappointé par son échec (c'était ce qu'il fallait démontrer) voulut bien essayer le second chemin conduisant du bourg à la presqu'île. Il fit demi-tour, gagna Landéda et réapparut bientôt à l'hôtel des Dunes, près de Toul-Tréas, où il fallut à nouveau stopper. Le chemin construit par les Allemands en 1943 s'arrêtait là, pour se perdre purement et simplement dans les dunes. Pendant ce temps, l'incendie fictif, près de Kermenguy, jetait ses dernières volutes de fumée.

Le résultat de l'opération (baptisons-là opération « On ne passe pas ») ne surprit personne. Il y a longtemps que la situation de la presqu'île était connue.

Celle-ci a grosso-modo la forme d'une carte de France avec la pointe de Clougoury figurant la Bretagne. Les seules communications possibles avec l'extérieur sont, nous l'avons dit, le chemin de Toul-Tréas, qui ne va pas plus loin que l'hôtel des Dunes, et celui de Poulcansot, coupé par la mer à marée haute. Les conséquences de cet état des choses, nous les avons aussi rapidement évoquées : huit heures par jours et dix jours par mois, la presqu'île n'est plus qu'une île.

Et le docteur Morvan, lorsqu'il est appelé la nuit dans la presqu'île, se perd souvent dans les dunes avant de trouver son malade. Au point de vue transport, M. Bodiger se plaint, à juste titre, que ses cars se détériorent rapidement sous l'effet de l'eau de mer, dans laquelle ils plongent souvent plus haut que le moyeu.

Les solutions ? Elles existent. Dans une délibération en date du 29 mars 1953, le conseil municipal de Landéda note : « M. le Maire expose que plusieurs projets sont à l'étude pour permettre l'accès à toutes heures de la journée, aux villages de Kermenguy et de Poulloc (isolés du continent à marée haute) par la construction soit d'un mur de barrage, soit d'une digue avec

1953

BREST MORLAIX — 5 DÉCEMBRE 1957

LA DIGUE DE TRÉAS-MENGUY, EN LANDÉDA

(21 millions, 800 mètres de long, 20.000 tonnes de remblais)

PRATIQUEMENT TERMINÉE, PERMET DÉSORMAIS

LE PASSAGE DE TOUS VÉHICULES A TOUTE HEURE DE MARÉE

Ces derniers temps encore les

chaussée, soit d'un chemin en corniche dans le prolongement du chemin vicinal numéro un jusqu'à Kermenguy. »

Déjà, en 1912, une pétition datée du 25 septembre, disait ceci : « Les soussignés ont l'intime conviction que le conseil municipal de Landéda sera unanime à reconnaître la nécessité de cette nouvelle route qui nous donnera des communications constantes avec le bourg de Landéda, communications que nous n'avons pas actuellement, puisqu'à chaque marée, la presqu'île de Sainte-Marguerite est isolée par l'envahissement de la mer jusqu'aux fossés de la ferme qui bordent à gauche la route menant au Brouennou et au Buguel.

Notre isolement du reste de la commune n'échappera à personne et il doit d'autant mieux cesser qu'il intéresse un groupe de 439 personnes, soit le cinquième de la population de la commune.

La route que nous demandons est la continuation naturelle du chemin du bourg à la grève de Tréas-Menguy. Elle nous permettrait des relations constantes pour le transport du goémon et des produits de la culture. Elle permettrait surtout de nous apporter à tout moment les secours médicaux immédiats dont nous sommes actuellement privés à certaines heures de la journée, du fait des marées. »

Tout vient à point à qui sait attendre, dit-on... Et quelques-uns des signataires de cette pétition viennent, après quarante-cinq années de patience, de voir l'aboutissement de leurs vœux. Ce 4 décembre 1957, en effet, a eu lieu à Landéda la réception officielle des travaux d'une route en corniche qui donne enfin aux Armoricaïns les « relations constantes » qu'ils demandaient.

En moins de sept mois, les travaux furent conduits à leur terme. La nouvelle route ne correspond pas tout à fait à ce qu'avaient ingénument conçu les pétitionnaires de 1912. Mais elle existe. Il s'agit d'une route en corniche longeant le contour de la baie, sur une longueur de 751 mètres. Une autre section d'environ 200 mètres franchit l'anse de Pors-Mathéano, qui formait une petite presqu'île dans la grande et dont les habitants étaient sans doute parmi les défavorisés. Par ailleurs, un embranchement ouvre aux touristes sur une centaine de mètres, la route des dunes.

Tous ces travaux auront coûté la somme de 29 millions de francs, dans laquelle l'Etat entre pour 62,50%, le département pour 14,50% et la commune pour 23%.

Les Armoricaïns ne sont donc plus des insulaires. La route, leur route, bien qu'elle ne soit pas encore revêtue – mais cela viendra bientôt – a belle apparence. Elle s'harmonise parfaitement avec un paysage auquel elle donne peut-être davantage de séduction encore. Quant au tronçon de Pors-Mathéano, il permettra aux touristes de découvrir les beautés d'un site quasi ignoré, parce que la difficulté des communications le rendait jusqu'ici inaccessible. A ce seul point de vue, la route méritait d'être construite : elle augmentera l'afflux des visiteurs de la presqu'île, ce dont les finances locales ne pourront que profiter.

« Il y a quarante ans que j'attendais ce moment... » nous a dit un vieil habitant de la presqu'île.

Extraits d'articles du Télégramme et d'Ouest-France conservés par Mme Appriou

Le pèlerinage de Lourdes



Battage à Kerizac



« Deux jeunes hommes venus de l'Est de la France et hébergés au presbytère de Landéda possédaient un appareil photo. De temps en temps, ils prenaient des photos des activités quotidiennes. Cette photo a été prise à la ferme Bodènes en août 1943 pendant la moisson. On aperçoit nettement le tas de blé au centre tandis que les femmes faisaient tourner le tarare pour séparer le grain de son enveloppe. Je suis au pre-

mier plan. On reconnaît aussi Marguerite Bodénès et Marguerite Larsonneur. Les familles Le Roux, Bodénès, Kerleroux et Le Goff de Mez-Glaz, Kérizac et Guéboc s'entraidaient pour moissonner et pour charruer les champs. Sur la photo du bas, c'est Anne Le Roux (Mme Le Verge) qui dénoue les liens des gerbes de blé. »

Jeanne Hulin

Première messe à Landéda



Désiré Le Goff est venu dans sa paroisse natale célébrer sa première messe après son ordination.

Cette dernière cérémonie avait eu lieu au Canada à Ottawa. Actuellement Désiré est missionnaire en Ouganda dans l'Ordre des Pères Blancs d'Afrique.

Au second plan, Pierre Balcon porte la bannière de Saint Gongat, le saint patron de Landéda.

Une famille à Lohoden



« Paul Marec, notre père, Marie Gouriou, François Le Goff son fils, Louis Le Goff et Jean-Claude Le Goff posent pour la photo dans un champs à Lohoden. A l'arrière plan on aperçoit

la maison de la famille Cabon. Aujourd'hui ce quartier est complètement remanié et construit. François est mort durant la Guerre d'Algérie. »

Yvonne et Marie Marec

Le Bleun-Brug à Lannilis



« Le Bleun-Brug était une fête bretonne et qui permettait de réunir la jeunesse des différentes communes. Au cours de ces rencontres, nous faisons des jeux, des danses. Cette photo a été prise à Lannilis. »

Annick Corre (Mme Castel)

De gauche à droite

Antoinette Coum – Annick Bihannic – Pierre Jourdain – Jeannette Quéré – Alain Cléguer – Annick Corre – Jean Cabon – Yvonne Marec – Simone Ach

« Etoile », le dernier cheval



« Etoile, c'était mon dernier cheval avant l'arrivée du tracteur. Je l'avais acheté à 3 mois et je l'ai gardé 14 ans. Il est mort à la maison. Cette photo, sur laquelle Daniel se hisse sur son dos, a été prise en 1962.



Les chevaux se vendaient à la foire de Lesneven. Ici, je retourne à la maison en compagnie de François Merrien, Jean Corre et Joseph Kerdraon. »

Jean Appriou

Théâtre en 1955 au patronage



Sur la photo Jean Appriou, Louis Corre André Appriou, Lucien Breton, Raymond Magueur, Gongat Bescond et Joseph Bescond.

Les premiers pas de l'Association Sportive de Landéda

« C'est sur une idée de Pierre Le Mignon que le club de foot a démarré en 1969. L'association sportive de Landéda comptait au départ deux équipes « seniors ». Cette photo présente les dirigeants de l'association prise à l'issue d'une réunion. A ses débuts, l'ASL jouait sur un terrain appartenant à Auguste Salaün près de la Tour Noire. Le terrain était délimité par une corde. Les vestiaires étaient rustiques car fabriqués à partir des baraques de Brest. Il n'y avait de douche, mais nous avons réussi à installer un robinet d'eau froide. La guérite d'entrée était on ne peut plus simple. Nous faisons avec les moyens du bord. Mais il y avait une sacrée ambiance ! »

Jo Bescond

L'équipe dirigeante de l'ASL

De gauche à droite

Gaby Fily – Pierrot Ach – François Hulin – Jean Le Deun (secrétaire) – Jean-Louis Tréguer – Jean Pluchon – Jo Bescond (trésorier) – Jo Roparz (entraîneur) – Fernand Aubeneau (président) – Michel Le Mignon – Alfred Marec – Gongat Bescond – Biel Thomas (vice-président)

La guérite rustique auprès de laquelle se tiennent Jo Bescond et Yves Le Brun, coiffeur.

Le vice-président Biel Thomas et quelques joueurs ou spectateurs près des vestiaires et de la buvette !



La cordonnerie de Jean Bescond

« Mon père s'est installé au bourg en 1931 et s'est marié en 1932. Il vendait des chaussures et des sabots. La période de guerre était difficile. Nos clients venaient de partout : Saint-Pabu, Lannilis, Plouvien.

Mon rôle était de faire rentrer les clients par dix dans le magasin. L'approvisionnement en sabots était très difficile. Pour les clients extérieurs à la commune, mon père exigeait un litre de gasoil en plus des sabots afin de pouvoir payer le voyage jusqu'à Fougères où étaient fabriqués les sabots. C'est en 1952 que j'ai pris la succession de mon père. J'y ai travaillé jusqu'en 1978. Mais ce métier ne nourrissait pas son homme. Je donnais un coup de main à ma mère le soir et lors de mes congés. J'avais trouvé un emploi à l'usine d'algues de Lannilis. Sur la photo, je travaille à l'aide d'une machine à coudre le cuir. Dans les années 60, avant chaque rentrée scolaire, je devais réparer plus de cinquante cartables ! »

Jo Bescond



Photo de famille en 1938

Jean Bescond et Agnès Saliou, mes parents.

Jean Saliou, Mathilde Bescond (Mme Roudaut), Jean Bescond, mon frère aîné, et moi-même avec la petite voiture dans la main.



Odile Saliou à l'accordéon



Cette photo a été prise avant une de nos représentations au patronage. À l'accordéon Odile Saliou puis viennent Paulette Guélenoc, Marie Marrec, Yvette Balcon, Marguerite Kerzébet,

Marie-Claude Bléas, Geneviève Marziou, Jeanne Léon, Annie Marzin et Cécile Bihannic. Assis ce sont Henri Calvarin, Yvon Bléas, René Couin, Joseph Larsonneur



Le voyage à Lourdes



De gauche à droite

Louis Corre - le chauffeur de car - Marianne Cléguer - Françoise Lossouarn - Juliette Le Roux
- Jeannette Le Roux - Renée Bodénès - Simone Morvan - L'abbé Aot - Annick Corre - Laurent Le Goff
- Marguerite Bescond - Geneviève Morvan - Marie-Thérèse Kéraudy - Deux institutrices originaires
de Plouguerneau - Monique Marec - Yves Le Lann - Marianne Tréguer.

Souvenir d'école



Bernadette Salaün et Monique Salaün.



Jean Fily, Denis Fily et Hervé Fily.

La tradition des photos d'école est bien ancrée.

La procession du Saint-Sacrement



La séparation de l'Eglise et de l'Etat date de 1905, mais en Bretagne le prêtre a longtemps gardé son importance. C'était le personnage le plus important de la commune, bien avant le maire. Sur la photo, le recteur se trouve sous le dais porté par Michel Le Mignon et Paul Bihan-
nic. Viennent immédiatement après les autorités communales : le Docteur Morvan, maire, ceint de son écharpe tricolore, Geneviève Keraudy et François Corre, adjoints.

Au pardon du 15 août, Louis Larsonneur porte les reliques, suivi de Jeannine Le Deun et Annick Corre qui portent la bannière.





Avec le Frère Constantin

Assis (de gauche à droite)

Jean-Alain Appriou - Yves Morvan - François
Jestin - Christian Corre - Jean-Joseph Le Goff
- Jean Fily - Joseph Kerdraon.

Au milieu

Jean Diserbo - Jean Rousic - Jean-Claude Abily
- Georges Tréguer - Christian Léon - Gabriel
Ac'h Frère Constantin

Dernier rang

Henri Tréguer - Joseph Le Goff - Joseph Morvan
- René Bihannic - Paul Le Goff - Désiré Le Goff
- René Tréguer.

L'implantation du garage Renault



« J'ai acheté le fond de commerce de Fanch Corre réparateur de vélos et de cyclos en 1964. Cet atelier possédait aussi une pompe à essence. C'est en 1966 que j'ai fait construire le garage à l'intérieur duquel nous avons aménagé deux pièces pour vivre. Sur la façade du garage les lettres sont en bois. Je me souviens de la première

voiture que j'ai vendue juste après mon installation était une 403 Peugeot. Pour implanter les Renault 4 c'était assez difficile. Il fallait persuader les communautés religieuses, très accrochées à leur 2CV, que les 4L étaient aussi faciles à conduire et à manœuvrer. »

François Morvan

A la ferme de Kergongant



« Mes parents exploitaient une petite ferme à Kergongant. Il n'y avait pas d'eau courante et ma mère, Pascaline Kerdraon, devait faire la corvée d'eau au puits dur lequel on avait installé une pompe à main. Nous avions, pour faire vivre la famille, quelques hectares de terre et trois ou quatre vaches que ma mère trayait quotidiennement. »

Eliane Kerdraon (Mme Fily)



Le lavoir en 1962



« Cette scène se passe au lavoir de Troménec. Je lave le linge en compagnie de Françoise Appriou. Nous n'avions pas encore de machine à laver et le travail était particulièrement pénible en hiver. Pour Françoise par contre qui habitait la région parisienne, c'était un événement que de se retrouver au lavoir. »

Alexandrine Appriou

La pesée du pioca



« Ma mère, Marguerite Le Deun, tenait le bar de la digue. Pendant la saison, elle pesait le pioca ramassé sur la côte. Elle achetait pour les Etablissements Violet de Brest puis pour l'usine de Lannilis. Pendant la pesée, il ne fallait pas la déranger. C'était du sérieux et gare à celui qui ajouterait quelques cailloux dans le sac ! Elle était sévère ! Les touristes la prenaient souvent en photo car c'était un métier particulier. Elle se tenait sur la petite place derrière le bar. Cette photo a été prise en 1976. Derrière elle se trouve son petit-fils Robert. »

Annick Le Deun (Mme Corre)



Jeannine Fily à la pesée.

La maison Falhun



« Cette photo a été prise au mois de février 1934 le jour du mariage de Maryvonne Caraës et de Joseph L'Hostis. Après leur retour du Canada où ils avaient passé de longues années, mes parents se sont installés comme commerçants au bourg en 1926. En effet, mon père avait quitté la région pour le Canada en 1907, exil volontaire interrompu par la guerre 1914-1918. On trouvait de tout dans la maison Falhun ; alimentation, épicerie, café articles de pêche...A cette époque personne ne voulait le téléphone à Landéda et mes parents l'ont accepté sur les conseils du maire. Grâce à cette nouvelle installation, le commerce était devenu un peu le centre des activités du bourg. L'année 1927 a vu l'installation de l'électricité sur la commune et cette année-là mes parents ont ouvert un restaurant pour les ouvriers. Les enfants de l'école venaient

aussi prendre leurs repas de midi. Puis naturellement sont venus les repas de noce. Lors des mariages les jeunes venaient la veille apporter le lait pour le far. Les repas étaient toujours copieux : pot au feu, charcuterie, ragoût, rôti frites salade et gâteaux. Puis le soir on remettait ça ! »

Jeanne Falhun (Mme Caraës)

Sur la photo de gauche à droite
Aimée Falhun - Marianne Lansonneur - Marie Le Hir - Tine Léon - Françoise Le Guen - Paul Caraës - Marie Larsonneur - Jeanne Falhun (Mme Caraës) - François Caraës.

Au premier plan
Marguerite Appriou - Jeanne Coum - Jean Léon - Léonie Le Goff - Aimée Falhun - Pierre Falhun.

**Stagadon, une terre déserte
après le départ d'Yves Bellec et de sa femme**



Stagadon est une île située entre l'île Vierge et la pointe de Landéda, au large de Plouguerneau. C'est une île où l'on entend que les cris des goélands et des mouettes et les bruits des vagues sur les rochers. Quelques lopins de terre protégés par des talus et des muretins de pierres procuraient jusqu'à maintenant quelques ressources aux deux seuls occupants de l'île et leur permettaient d'y élever leur vache.

M. Yves Bellec, âgé de 62 ans, locataire de cette île achetée en 1958 par Bernard Buffet, ne pouvant plus s'adonner aux durs travaux qui lui permettaient de survivre a décidé de quitter son domaine et de profiter, en compagnie de son épouse, d'une retraite bien méritée « sur le continent », où il aura à sa disposition, lorsque ce sera nécessaire, médecin, boulanger, épicier, etc...

M. Bellec est arrivé à l'île Stagadon en 1921. Il s'y est marié et dès 1935, Mme Bellec l'y rejoignait. Ils étaient obligés de se ravitailler par leurs propres moyens et par mauvais temps. Ne pouvant sortir leur canot, il leur est arrivé de rester isolés pendant plus de trois semaines, n'ayant que des pommes de terre à manger. Mme Bellec se souvient fort bien de son opération d'appendicite il y a plus de 30 années. Alors qu'elle souffrait terriblement, son mari décidait de rejoindre le continent par tempête : le médecin décidait de l'hospitaliser d'urgence afin de l'opérer. Remise très vite de son opération, au grand étonnement des médecins, qui reconnaissaient que sa robuste constitution provenait de ce climat iodé où elle vivait, elle rejoignit son île.

Les jours les plus rudes ont cependant été les jours de guerre : ils durent évacuer l'île par deux

fois car ils étaient soupçonnés d'être des espions ou des agents de renseignements, car les occupants ne pouvaient croire que deux personnes puissent se trouver sur une île, uniquement par volonté d'y vivre.

Ce que craignaient le plus M. et Mme Bellec, c'était la foudre. M. Bellec a eu le côté brûlé quand la foudre est tombée sur sa maisonnette, alors qu'il s'y trouvait avec ses parents, dont l'un avait dû être amputé d'une jambe.

C'est avec un serrement au cœur que M. Bellec va ces jours-ci quitter son habitation de l'île, protégée jusque-là par deux solides bergers allemands qui lui signalaient toute visite, même celle de son fils, marin-pêcheur à Plouguerneau, et qui, ces dernières années, toutes les semaines lui apportait son ravitaillement. Abandonnant tout, ne voulant plus entendre parler ni de pêche ni de culture, il va profiter de la marée de cette semaine pour faire « rentrer » sa vache, car l'île est à sec par forte marée et son mobilier sera déménagé par bateau.

Il garde de bien mauvais souvenirs de cette île de « misère », où il n'a certainement pas eu une vie très heureuse, n'ayant que les informations qu'il captait sur un poste radio qui, comme il le disait lui-même, lui était cependant d'un grand réconfort.

Il reviendra certainement revoir sa « terre » avec son fils ou ses amis marins-pêcheurs car on ne passe pas 51 ans dans un endroit sans y revenir. Souhaitons-lui, ainsi qu'à son épouse, une longue et heureuse retraite après ces années difficiles.

Le Télégramme

Visite à la ferme pilote



« En juin 1956 nous sommes allés en promenade scolaire du côté de Quimper et de Châteauneuf-du-Faou pour visiter une ferme pilote. Sur cette photo un peu mal cadrée nous sommes accompagnées de nos parents.

Mme Gouriou, Mme Kerdraon, Mme Le Goff A., Mme Le Goff, Mme Uguen.

Marie Thérèse Le Goff, Marie-Thérèse Le Pors, Marie-Françoise Kerleroux, Annick Le Goff, Josiane Diserbo, Jean-Louis Uguen et Marie-Thérèse Uguen. »

Eliane Kerdraon(Mme Fily)

Sortie sportive



Les cours ménagers des différentes écoles organisaient des rencontres sportives où les élèves faisaient preuve de beaucoup d'adresse en évoluant dans un mouvement d'ensemble. Chacune portait une jupette rouge.

Sur la photo : Eliane Kerdraon, Yvonne Guéganton, Marie-Françoise Coin et Marie-Louise Gouez.

LUNDI 5 AVRIL 1954

L'opération « On ne passe pas » a démontré - s'il en était besoin - la situation dramatique des habitants de la presqu'île de l'Armorique, en Landéda *isolée du monde extérieur à marée haute*

Grande marée... Aucun accès possible depuis plusieurs heures à la presqu'île de l'Armorique en Landéda, si ce n'est à pied... ou en hélicoptère. Cinquante-huit foyers, groupant plus de trois cents hommes, femmes et enfants, sont pratiquement isolés du reste du monde...

Et les Armoricaïns connaissent l'inquiétude : incendie ? Maladie nécessitant un transfert urgent ? Hémorragie ? Accident ? Chacun d'entre eux est à la merci d'un de ces fléaux.

Des êtres humains peuvent mourir, des maisons, des fermes, peuvent être réduites en cendres, une future maman peut attendre en vain les secours d'un médecin, parce que la science, les ressources de la civilisation ne parviendront pas assez vite, par-dessus ce bras de mer qui les sépare du monde.

Il ne s'agit pas là de simples supputations. Le cas s'est produit le 9 juin 1944 quand M. Laurent Pronost, ayant sauté sur une mine allemande, rendit l'âme au cours de son transfert (à bras) de Quistillic à Poulcansot où l'attendait un médecin. Des prisonniers allemands (sept) sont morts dans les mêmes conditions.

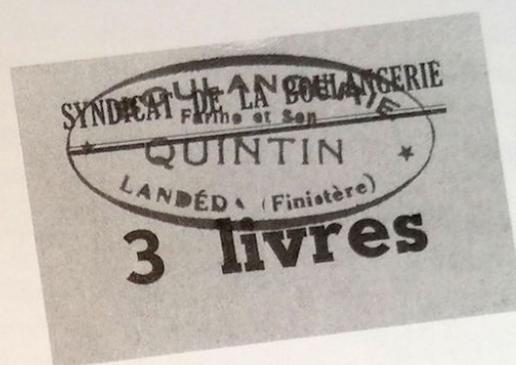
C'est pour mettre l'accent sur cette situation dramatique, inconcevable, anachronique pour tout dire, qu'a eu lieu samedi dernier, à Landéda et Lannilis, une opération, hélas trop concluante. Il s'agissait de démontrer que les pompiers, de Lannilis notamment, étaient impuissants à porter secours aux gens de la presqu'île en cas d'incendie.

Plusieurs personnalités des environs s'étaient donné rendez-vous à Poulcansot, là où la route venant de Landéda se termine sur une plage recouverte à marée haute par les eaux.

On avait choisi l'instant avec précision : 16h30, heure de la grande marée montante. Le moment venu, M. Bodiger donna un coup de sifflet et là-bas, dans la presqu'île, de l'autre côté du bras de mer, un incendie fictif s'alluma, dans quelques fagots et un fût d'huile de vidange, répondant au signal convenu.

M. Bodiger décrocha alors le téléphone le plus proche et appela les pompiers de Lannilis. Chacun consulta sa montre et put constater peu après que les volontaires du feu, conduits par le lieutenant Kervévan, n'avaient pas tardé : ils mirent exactement dix minutes quinze

La boulangerie Quintin



« Mes parents, Alain et Marianne Quintin se sont installés à Landéda en 1936. Ils venaient du Sud-Finistère. Ils ont ouvert une boulangerie en face de la mairie actuelle. Peu après est arrivée la guerre et une partie de la maison a été réquisitionnée pour loger deux officiers allemands. Pendant la période de rationnement ils devaient tenir à jour un registre sur lequel ils consignaient les noms des clients et le numéro de leur carte d'alimentation. Ce registre contient les noms des familles de Landéda mais aussi des réfugiés venus s'installer sur la commune. Mes parents s'approvisionnaient en farine dans les différentes minoteries de la région. La qualité du pain pendant cette période n'était pas régulière. Quant aux bons de pains c'était une tradition dans le métier : les agriculteurs livraient leur blé et en contrepartie nous leur délivrions ces bons

de trois cinq ou six livres de pain. Cette pratique évitait de manipuler de l'argent. C'était une sorte de troc. »

Marie-Thérèse Quintin (Mme Piriou)

« Monsieur Quintin avait acheté une Citroën peu avant la guerre pour livrer le pain à la campagne. Mais dès le début de guerre elle n'était plus utilisable car nous manquions d'essence. C'est François Tanguy qui a pris en main les opérations de distribution de pain avec sa charrette. Parfois nous manquions de levure et le pain était plat. Au début de la guerre Alain Quintin fut mobilisé et c'était devenu très difficile de trouver des boulangers consciencieux. C'est aussi pour cette raison que le pain était parfois de qualité inégale. »

Anna Le Guen (Mme Salaiün)

Fin d'année à l'école publique



Pour fêter la fin de l'année scolaire les enfants chantaient et dansaient devant les parents. Nous étions habillées pour la circonstance.

On reconnaît Nicole Gilaeff, Bernadette Salaün, Annie Kermaïdic et Marguerite Rousic.



Quelques enfants de l'école publique se retrouvent en promenade scolaire à Morgat : Guy Cadour, Nicole Inizan, Marguerite Inizan, Bernadette Salaün, Serge Cadour, Jacques Salaün, Roger Sylvestre et Jacques Roger.

Retrouvailles du dimanche



« Très souvent le dimanche après-midi nous nous retrouvions à plusieurs familles du côté de la grève du Vrennig pour des parties de boules ou de palets comme sur la photo. Pendant ce temps les enfants allaient gambader sur les

rochers ou sur la plage. Sur la photo ce sont Anna Le Guen, Jean Cadour, Madeleine le Brun, Yves Le Brun et René Salaün. »

Anna Le Guen (Mme Salaün)

La classe de neuvième



En haut : Yves Gallais – Goulven Tillenon – Jean Quémeneur – Charles Lossouarn – Pierre Pronost
Dominique de Poulpiquet – Jacques Guillou

Au centre : Christian Hulin – Christian Gouriou – René Cabon – Pierre Le Goff – François L'Hostis
Pierre Balcon – Jean-François Loaëc – Jean-Paul Tréguer

En bas : Joseph Fily – René Marziou – Jean-Michel Tréguer – Christian Bescond – Jean-François Le
Goff – Jean l'Hostis – Christian Tréguer – Robert Bescond

A gauche, l'institutrice Madame Le Du.

A droite la cuisinière Jeanne Bodénès.

Les filles de la côte font du théâtre



Nous nous préparons pour une représentation théâtrale. Sur la photo, Marie Le Goff, Anne-Marie Abily, Marie Manac'h, L'abbé Aot, Paulette Talec, Annick Bihannic, Nénette Coum, Annick Quéré, Yvonne Marec, Rosalie Balcon, Nicole Marec.

La famille Bescond de Keradraon



Plusieurs dizaines d'années séparent ces deux photos de la famille Bescond. En haut, la photo représente les enfants dans les années 20, réunis autour de la maman. On reconnaît de gauche à droite Joseph, Martial, Gongat (doyen de la commune en mai 2009), Jean, Aimée (femme de Mathieu), Gabriel et Ambroise. Au premier rang ce sont les épouses, la maman, ainsi que François et Mathilde, les enfants de Gabriel. Plus de quarante années plus tard, on retrouve une partie de la famille : Gabriel, Gongat, Joseph, François Marziou, Jean (fils de Mathieu), Ambroise, Jo (fils de Jean) et Martial.

Les photos de Margot Tanguy



« Pendant de longues années Margot Tanguy a sillonné les routes de Landéda pour les livraisons à domicile par fourgon pour le magasin l'Eco. Pendant ses tournées elle prenait des photos de la campagne et des personnes qu'elle rencontrait. C'était une passionnée de photos et les clichés sont d'autant plus précieux qu'ils présentent la réalité des campagnes après la guerre. Roger Tanguy a fait don d'un certain nombre à Jean, mon mari. Ces photos représentent des



gens du quartier de Lohoden pendant leurs activités.

Sur la photo du haut François Cabon et Jean Le Goff travaillent à la charrue. On aperçoit au second plan une autre charrue. A gauche, c'est Yvonne Le Goff qui pose avec son cheval tandis que l'on reconnaît toute la famille sur la photo du bas : François Le Goff et sa femme Marie, la fille Yvonne, Jean Le Goff et Yves Marec. »

Yvonne Marec (Mme Le Gall)



Le débarquement des maquereaux à l'Aber-Wrac'h



« Ces bateaux spécialisés dans la pêche aux maquereaux débarquaient leurs prises à L'Aber. A certaines époques de l'année, le maquereau migre vers les côtes Nord de la Bretagne et les bateaux, venus du Guilvinec ou Plougastel, venaient faire escale dans notre port. L'équipage

gagnait ainsi au moins deux jours de mer. C'est une activité peu connue du port de l'Aber-Wrac'h qui a duré six ou sept ans. »

Patrick Oulhen

O C'hoari dominos !



Cette équipe de six ne se séparait jamais le dimanche et jouait d'interminables parties jusqu'au soir, entrecoupées seulement par le café de quatre heures. Cette équipe était compo-

sée de François Le Gall, Marie Le Gall, Florence la repasseuse, sa sœur Louise, Marguerite Hulin et Fine Le Hir.

Les honneurs de la bannière !

« Pour la procession du Saint-Sacrement, les rues étaient couvertes de fleurs. Chacun faisait une offrande à l'église car c'était un honneur que de porter les bannières de la paroisse. Le dimanche suivant, le prêtre au cours de la messe nommait les généreux donateurs et précisait même la somme qu'ils avaient donnée ! »

Jean le Gall

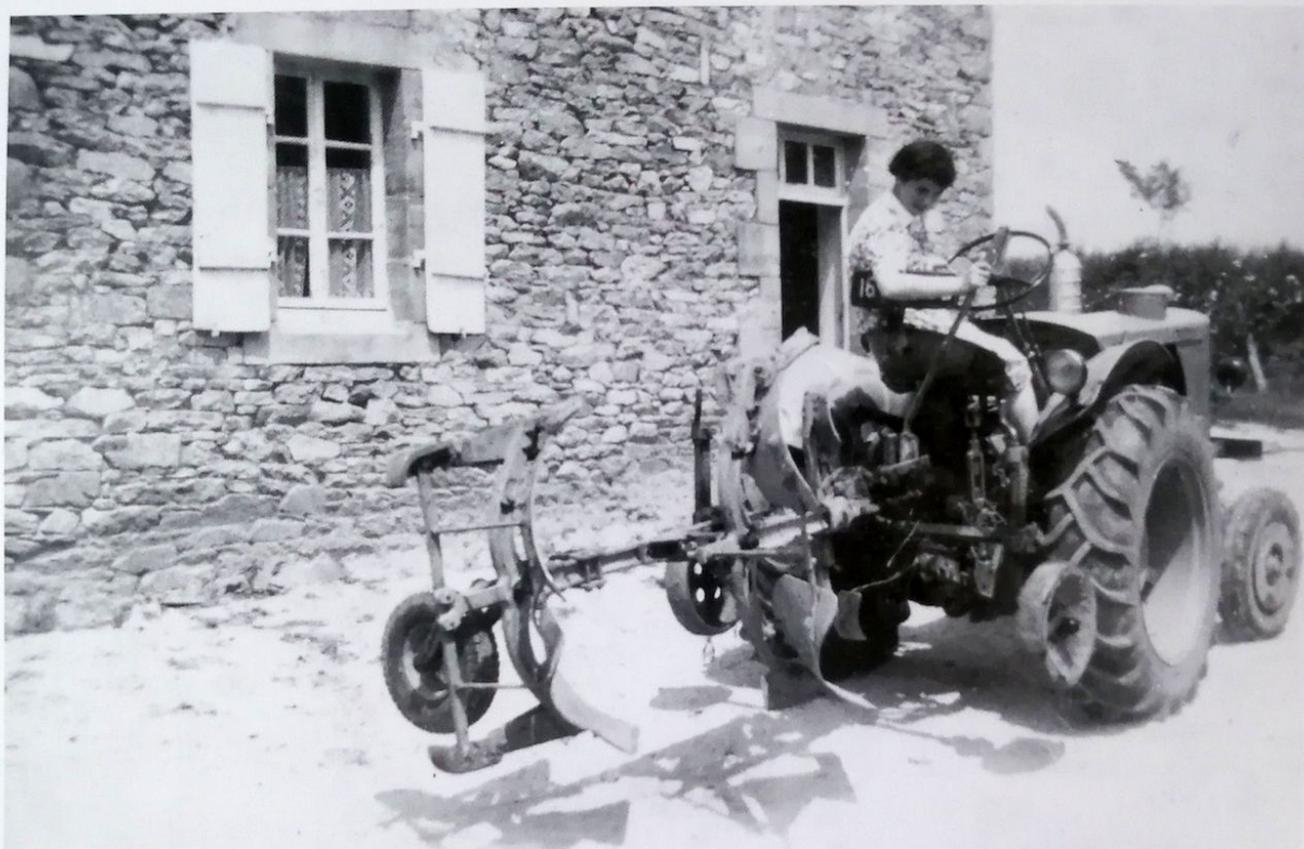
Sur la photo :
Jean Bodénès – Jean Fily et Jean Le Gall

« Que sont devenus les recteurs d'antan ? Maîtres des villages, ils tenaient jadis le haut du pavé. La soutane triomphale, la barette sur le chef, ces régents éclipsaient, et de loin, l'autorité et le prestige des maires de la République. Ils étaient souvent de sévères personnages qui ruminaient dans leur latine caboche autant de fulminations que de patrenôtres ! Et plein d'ambition. Et plein de sang, la panse avantageuse nourrissant sans doute une tête fortement théologique ! Généreuses étaient les paroisses pour les ministres de leur Dieu ! »

Xavier Grall.



Le Mans - Le Grouanec en tracteur

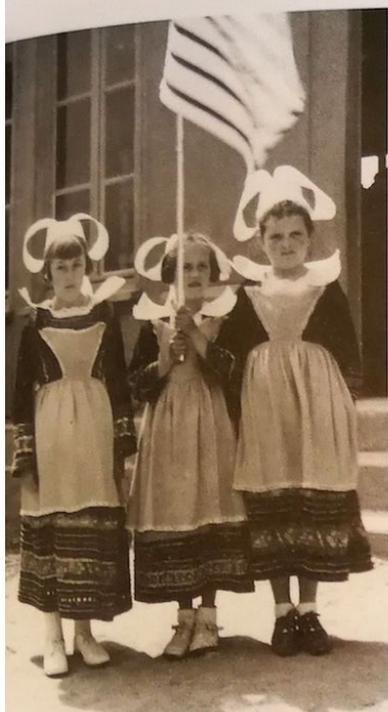


« Je suis originaire du Grouanec et, en 1953, j'ai acheté un tracteur pour monter peu à peu l'entreprise de travaux agricoles. C'était un Renault R7012 de 32 chevaux avec moteur Perkins. Ce tracteur a subi un bon rodage dès son achat car nous sommes partis jusqu'à Le Mans pour en prendre possession. Mon frère et moi avons parcouru la distance Le Mans-Le Grouanec en tracteur après avoir fait un détour par St Mars-La-

Jaille en Loire Atlantique pour récupérer une batteuse que nous avons accrochée au tracteur. En 1959, je me suis marié et installé à Kerséné à Landéda. Ce tracteur Renault était le premier engin à travailler les champs sur la commune. Sur la photo, c'est ma sœur Yvonne qui se trouve au volant. »

Gabriel Paul

La kermesse de Notre-Dame des Anges



Sur la photo, Renée Jaïn
(nièce de la directrice
Mère Jeanne) – Renée Le Goff –
Annick Corre



Le départ des chars avait lieu au patronage et tout le cortège s'élançait vers l'école. Pour la kermesse, on louait des costumes bretons.

De gauche à droite

Augustine Le Goff – Annick Quéré – Yvon Guyomard – Annick Corre.

Joseph Le Mignon – Jeannine Corre – Yves Guéna – Marie-Françoise Le Got

Au premier plan

Jeanne Appriou – Michel Kerdraon – Marie Thérèse Appriou – Jean Cabon

– Josée Mazé – René Quéméneur

La passion des chevaux de René Chever



« Depuis 1988, j'éleve des chevaux de trait bretons. Actuellement, j'en ai vingt-quatre, auxquels il faut ajouter des purs sangs anglais. Je n'éleve pas les chevaux pour l'argent, car la viande de cheval ne vaut plus rien. C'est une passion.

Avant 1988, je possédais quelques poneys Highland. Sur la photo, c'est Cécile, ma fille, qui se trouve au premier plan. J'ai appris très tôt à m'occuper des chevaux. Lorsque j'avais dix ans, mon père me mettait sur la faucheuse. Avec un cheval, il faut avoir l'œil ! Il est imprévisible et les anciens le savaient bien. Il n'y a rien à leur apprendre.

Sur la photo du haut, c'est Joseph Calvarin de Pen ar Stank, qui conduit l'attelage pour la coupe de la moisson à Kérénoc. »

René Chever

Dans la classe de Soeur Yves



En haut à gauche : Jeannine Bodénès – Simone Cabon – Marie-José Bihannic – Yvonne Pronost
Marie-Josèphe Pronost et Jeannette Quéré

Au centre : Germaine Larsonneur – Josiane Le Coz – Marguerite Kerboul – Marie Guéganton
Marie-Thérèse Tanguy – Annick Vaillant

Au premier rang : Madeleine Tréguer – Jeannine Le Deun – Françoise Bescond – Odette Le Vourc'h
Françoise Ménez – Odette Salou

Le groupe est entouré de Soeur Yves et de Mademoiselle Françoise.

Une vie de labeur !



« Notre mère Marianne Le Goff (Madame Marec) n'a pas eu la chance d'aller très longtemps à l'école. Elle y est restée seulement deux années. Elle a passé une grande partie de sa vie au lavoir de Tromenec. Il fallait bien élever la famille et elle ne rechignait devant aucun travail. Elle élevait seule ses enfants après le décès de notre père. En voyant la photo, nous pouvons dire que nous avons été élevées aux produits « bio ». Le sarclage était l'un des travaux les plus répandus et ces trois femmes – Madame Bihanic, Françoise Floc'h et Marie Anne Le Goff – ne perdent pas courage devant la longueur des sillons. »

Yvonne et Marie Marec



Ferdinand Saliou, un passionné de musique



Pendant de longues années mes parents ont tenu une épicerie au bourg. Ma mère, Marie-Thérèse Saliou avait exercé le métier d'institutrice avant de se marier. Elle raconte ses premières expériences d'enseignement de manière humoristique.

« Mon histoire commence en 1938. J'arrivais à Landéda dans les premiers jours du mois d'octobre pour remplacer une institutrice malade... Ma mère me conduisit du Conquet jusqu'à Brest où elle me mit dans le car qui devait me conduire à Landéda. Un peu nerveuse pendant le voyage, j'eus quand même le culot de demander au chauffeur de m'arrêter à l'école à cause de ma malle. Il ne me demanda aucune précision, je lui fis confiance, pensant naïvement qu'il n'y avait qu'une école et je fus débarquée à l'école publique. J'entends encore la directrice me dire qu'elle n'attendait personne mais très aimablement elle dépêcha quelqu'un pour prévenir l'école N D des Anges que j'avais échoué dans

son établissement... Les soirées étaient faites de recommandages et de prières. Nous mangions ensemble élèves et enseignants. Chaque midi le même menu : soupe, rata, carottes... » Après son mariage avec Ferdinand Saliou, elle a arrêté le métier d'enseignante.

« Mon père qui était aveugle donnait des cours de chant et de musique à l'école. En tant qu'organiste il assurait tous les offices à l'église soit trois messes le dimanche matin sans oublier les vêpres et les complies. Il participait aussi à tous les enterrements. Passionné de musique il donnait aussi des cours à Lannilis. Il y allait en car mais revenait à pied. Malgré sa cécité il donnait de temps en temps un coup de main au magasin et ne se trompait jamais pour rendre la monnaie. Il reconnaissait tous les billets et toutes les pièces au toucher. Le commerce a fermé en 1971 et ils sont allés au Relecq-Kerhuon où il a continué à dispenser ses cours de musique. »

Odile Saliou (Mme Morice)



Daniel Bescond à la cueillette du pioca du côté de Toul - ar- Guéar.

« C'était d'abord l'odeur amère du sel marin, puis les algues visqueuses tombées des charrettes des goémoniers... »

Dès mes premières années, comme tous les enfants de la côte, je pénétrai dans l'intimité de la mer.

J'aimais ses couleurs, ce vert translucide. J'aimais la regarder s'acharnant inlassablement sur les écueils. »

Paul Le Tallec



En 1949, dans la classe de Soeur Jeanne

Au premier rang, de gauche à droite

Odette Le Vourc'h – Eulalie Bescond – Marie-Annick Le Goff – Françoise Bescond – Adèle Gouez – Odette Salou

Au deuxième rang

Yvonne Pronost – Simone Cabon – Anne-Marie Abily – Marie-Josée Le Goff – Annick Corre – Marie-Louise Talec – Josée Mazé – Annick Vaillant – Marie Balcon – Renée Jaïn – Yvonne Sylvestre – Marie-Thérèse Kersébet – Jeannine Bodénès – Jeannette Quéré – Marie-Josée Bihannic

Troisième rang

Yvette Cadour – Annick Léon – Geneviève Bihannic – Nathalie Thomas – Marguerite Guélenoc – Marie-Jo Bihannic – Yvonne Tanguy – Augustine Le Goff

Quatrième rang

Christiane Lagadec – Yvonne Talec – Marie-Thérèse Appriou – Eliane Le Roux – Yvonne Le Pors – Josette Bihannic – Alexandrine Ménez

L'Athabaskan, Dame Malchanceuse

Le 29 avril 1944, les deux destroyers canadiens l'Haïda et l'Athabaskan appareillaient de Plymouth pour une mission de couverture de la dixième flottille de mouilleurs de mines au Nord-Est de l'Île de Batz. Cette mission de routine va se transformer en un des plus grands combats navals de l'Ouest de la Manche car le 29 avril au petit matin, ils aperçoivent deux torpilleurs allemands le T24 et le T27 qui les poursuivaient.

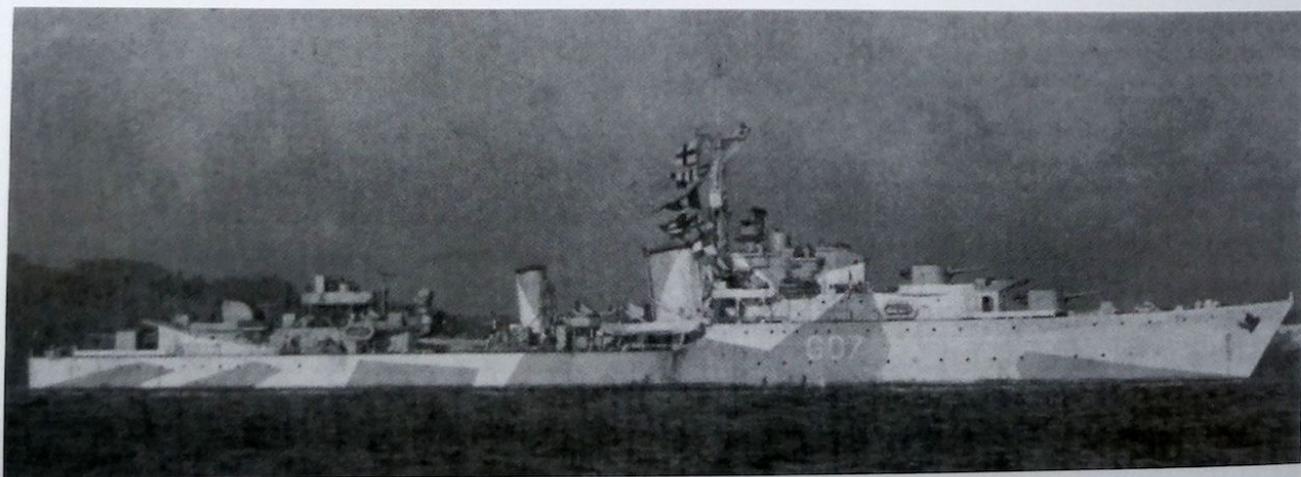
Soudain, un opérateur radar signala à son officier la présence subite de deux objets progressant à grande vitesse sur tribord. C'étaient des vedettes lance-torpilles. Trente secondes après, l'Athabaskan était durement touché sur tribord arrière. Le commandant du Haïda continuait à poursuivre l'ennemi et le tenait sur un feu nourri. Les Allemands concentraient leur tir sur l'Athabaskan qu'ils voyaient brûler, pour l'achever.

A 4h22 l'un des tirs du Haïda fit mouche et obli-

gea le torpilleur allemand à rompre vers le Sud poursuivi par le canadien. Le bateau allemand désemparé alla s'échouer du côté de Ménéham à Kerlouan. Il y fut achevé le 7 mai 1944 par des torpilleurs britanniques.

Pendant ce temps, l'Athabaskan endurait son agonie. La fumée et les flammes montaient très haut dans le ciel révélant sa position. Il était devenu une cible. Dix minutes après la première, leur bateau reçut une deuxième torpille à la hauteur du gaillard d'avant. C'était le coup de grâce. Le commandant Stubbs avait déjà fait prendre les dispositions préalables à l'évacuation du navire. En l'espace de quelques secondes, l'Athabaskan disparut vers le lieu de son dernier repos.

De l'équipage de l'Athabaskan, 46 hommes regagnèrent l'Angleterre, 86 furent faits prisonniers, 91 furent retrouvés morts dont 42 seulement furent identifiés : 59 seront inhumés à Plouescat, 13 à Pornic, 9 à Brignogan, 3 à l'Île de



Batz, 2 à Plougasnou et Sibiril, Lambézellec, Cléden Cap-Sizun et Landéda. 37 marins furent portés disparus.

Beaucoup avaient 19 ans, le plus âgé n'en avait que 40 !

Extrait du chapitre 9 « La fin du voyage », du livre de Len Burrow et d'Emile Baudouin « Dame Malchanceuse, vie et mort du navire canadien de sa Majesté Athabaskan ».



Le Lieutenant
J. H. Stubbs



« Cette photo est vraisemblablement la seule du torpilleur allemand coulé lors des combats contre le bateau canadien Athabaskan. J'ai pris quelques risques pour le photographier car la côte était hérissée de DCA devant Nodé-Ven. La photo a été développée chez Arnaud à Lesneven, qui m'a dit qu'un tel document pourrait me

conduire directement en camp de concentration. Je ne l'ai jamais montrée pendant la guerre. Ce naufrage n'a pas fait de victime car les marins ont été sauvés par les pêcheurs de Ménez-Ham. »

Yves Uguen
Kerlouan

Marcel Calvarin, instructeur à l'E.A.M.



« Mon père, Marcel Calvarin, a occupé le poste d'instructeur à l'Ecole d'Apprentissage Maritime de 1947 jusqu'en 1982, année de sa retraite. Il était spécialisé en bois et en avirons. Les cours pratiques se donnaient sur l'eau. Une fois par an, avaient lieu les joutes de l'Aber-Wrac'h c'est-à-dire les régates. Chaque équipe s'exerçait aux avirons. Pendant de longues années il a fait par-

tie de l'équipage du canot de sauvetage de l'Aber-Wrac'h. Au second plan on aperçoit le phare de la Palue et la cheminée de l'usine d'algues. L'Ecole d'Apprentissage Maritime du port a fermé ses portes en 1963 pour être remplacée par la nouvelle construction sur les hauteurs de l'Aber.

Annie Calvarin (Mme Thépaut)

La Gloire de mon père



Cette scène de retour de chasse est digne de Marcel Pagnol : les chiens, le gibier, les hommes, tout y est pour immortaliser une journée de chasse. Paul Kernéis, François Bellec Fernand Aubeneau, Marcel Calvarin et François Corre ne manquent pas de fierté en montrant leurs prises.

A la godille



« Nous habitons à deux pas de la mer et, parfois, il nous arrivait d'emprunter une barque de l'Ecole d'Apprentissage Maritime. Ceci se faisait la plupart du temps sous la surveillance de nos parents et c'était donc pour nous une expérience sans danger. Une seule fois, l'ai pris le canot sans l'accord de mon père : lorsqu'il m'a vue passer devant ses fenêtres sans brassière de sauvetage...je vous assure que, plus jamais, je n'ai recommencé !

Sur le canot, la petite famille Calvarin : Annie, Martine, Marie-Claire et Jacques à la godille. Nous sommes accompagnés de deux estivants.

Annie Calvarin (Mme Thépaut)

Les copains de l'Aber



Roger Daniélou - Michelle Oguer - Yvette Tanguy - Chantal Salou - Madeleine Tanguy.
Roger Le Roux - Annie Calvarin - Paulette Tanguy - Noëlle Nédélec.

La corvée d'eau

« L'eau courante n'a été installée qu'en 1969 dans notre quartier de Pen-ar-Créac'h. Cette photo montre Marianne L'Hostis (Mme Le Goff), ma mère, qui s'en va pour la corvée d'eau. Nous avions une citerne pour recueillir l'eau de

pluie, mais en été il fallait aller jusqu'au Leuriou situé à plus de 200 mètres pour remplir les seaux au puits. »

Mme Marie-Jo Ménez





A l'école des filles

La photo a été prise en 1960

En haut de gauche à droite

Paulette Tanguy- Marguerite Inizan- Odile Marziou- Noëlle Nédélec- Michelle Oguer- Nicole Inizan.

Au milieu

Annie Calvarin- Joëlle Roger- Renée Balcon- Marie-Claire Léost- Chantal Salou- Christiane Nassier.

Au premier rang

Françoise Ac'h- Marie-Claire Calvarin- Jeannette Floc'h- Sylvie Roger.

La 4CV Renault à l'usine



« Je pose devant la 4CV rutilante garée devant la cuve d'acide chlorhydrique qui servait à blanchir les algues pour en faire de l'alginate. En effet, nous habitions dans une des maisons de fonction de l'usine d'algues qui était dirigée par Oscar Perrin. Mon père était arrivé de Loctudy en 1937. Il exerçait les fonctions de contremaî-

tre. Cette cuve près de la maison d'habitation était très dangereuse surtout lorsqu'il fallait la manipuler pour la changer. De nos jours, cela ne serait plus possible. L'un des souvenirs les plus ancrés dans ma mémoire est l'embouteillage de charrettes qui venaient livrer le goémon. »

André Diquélou.



Les églises bretonnes respirent une solennité unique. Leurs flèches règnent sur les vastes horizons de la lande et de la mer. Et, sous ces toits, dans la nef obscure, prient des femmes aux robes

noires, aux coiffes blanches et flottantes comme des ailes d'oiseaux.

E. Schuré

Je tiens à remercier toutes les personnes qui m'ont confié leurs documents photographiques ou leurs souvenirs.

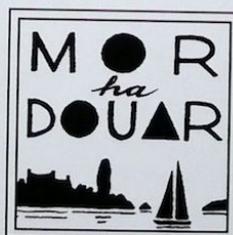
Christian Tréguer, maire de Landéda qui, par son accueil et sa disponibilité, m'a ouvert beaucoup de portes.

Jacques Michel pour ses encouragements.

Adolphe Pronost et Joël Pronost, mes premiers contacts, Danièle et Patrick Oulhen, René Chever, Paulette et René Le Verge, François Bescond, Bernard Puill et Yvonne Stéphan, Marie-Thérèse et Théophile Le Rousic, Marie-Josèphe et Pierre Bodénès, Yvonne Le Roux, Jeanne Le Verge (Mme Le Deun), Nicole et Louis Guiller-mou, Marie Hamon, Geneviève Marziou (Mme Floch), Marie-Jo Ménez, Marie-Thérèse et Yves Le Roux, Anne Jourdain-Caraës, Claude Jour-dain, Marcelle et Yvan Kerros, René Marziou, Alexandrine et Jean Appriou, Yvonne Appriou, Bernard Le Roux, Marie-Thérèse

et Jo Bescond, Marie-Françoise Larsonneur, Jeannette Hulin, Jeannine Fily, Bruno Jourdain, Jean-Marie Jourdain, Annick Corre (Mme Cas-tel), Odile de Poulpiquet, Annie et Christian Thépaut, Annick et Jean Corre, Jean-Alain Appriou, Solange Le Goff, Odile et Roger Morice, Anna le Guen (Mme Salaün), Berna-dette Salaün, Eliane Kerdraon (Mme Fily), Jacques Salaün, Yvonne et Jean Le Gall, Marie Marec, Michelle et François Morvan, Gabriel Paul, Irène Léost, Jeanne Falhun (Mme Caraës), Jean-Louis Le Pors, et toutes les autres per-sonnes qui, à un moment ou à autre m'ont donné un coup de main pour mes recherches.

Le Conseil Général du Finistère pour son soutien
Anaëlle Monfort pour la saisie informatique
Jean-Michel Louarn pour la mise en page
Jean-Yves André pour le logo
Christian Bleinhant pour les illustrations



René Monfort - Saint-Jean - 29860 Plouvien - rene-monfort@hotmail.fr

Achévé d'imprimer
sur les presses de l'imprimerie CERID BREST
- 2009 -



Monsieur Cohanec et la variole à Landéda, en 1869

Quand M. l'abbé Cohanec arriva comme recteur à Landéda, ses paroissiens, en le voyant, disaient : « Celui-là n'est pas fait pour la campagne : on nous a envoyé un bourgeois. » M. Cohanec eut bientôt l'occasion de dissiper cette première impression fâcheuse.

Au bout d'un an, la variole éclate, terrible et presque toujours mortelle ; elle frappe surtout les jeunes mères de famille. Le fléau, entretenu par une misère noire, se développe avec une rapidité effroyable ; la désolation est grande et le service médical forcément insuffisant. Il y eut quatre-vingt-dix-sept décès du 24 août 1869 aux derniers jours de décembre de la même année !

Le cœur attristé et prêt à tous les sacrifices, M. Cohanec se rendit à Brest pour exposer au vice-amiral, préfet maritime, la situation de sa malheureuse paroisse, et obtenir qu'un médecin de la Marine fût détaché à Landéda. L'amiral répondit : « J'en référerai au ministre.

« Mais, amiral, si une frégate était signalée en détresse, prendriez-vous le temps d'en référer au ministre avant de lui porter secours ?...

« M. l'abbé, reprit le préfet, je ne saisis pas bien le rapport que vous établissez entre une frégate en détresse et votre paroisse ?

« Pardon, répliqua M. Cohanec, ma population, amiral, est une population d'inscrits, de marins et de pêcheurs : c'est une partie de la grande famille maritime que la variole décime, elle a droit à votre pitié. »

Le brave amiral serra la main de ce digne prêtre : ils s'étaient compris. Le soir même, le recteur rentra à Landéda, amenant avec lui un jeune médecin de la Marine, M. le docteur Vauvray.

Le docteur paya de sa personne et fut admirable de dévouement et de charité jusqu'à la fin.

Le lendemain de son arrivée, il se mettait en campagne, accompagné de la Supérieure des Sœurs : elle lui servait de guide et d'interprète, pendant qu'à la Maison de Charité, une autre Sœur présidait à la pharmacie et exécutait les ordonnances.

De leur côté, M. Cohanec et M. Cadiou, son vicaire, visitaient les malades ; en une seule journée, ils en virent deux cent-vingt !

Bientôt il fallut nourrir les convalescents que la maladie avait épargnés. M. Cohanec fut le ministre de la Providence : à toute heure du jour, on distribuait au presbytère du vin, du bouillon, du pain et du linge, car tout manquait. Depuis cette époque, à Landéda on dit tout haut :

« Sans M. le Recteur, que serions-nous devenus ? Sans lui, nous étions tous perdus ! »

Personne n'a su les sacrifices qu'il s'est imposés : du reste, pour ses aumônes, M. Cohanec remettait à Dieu le souci de tenir sa comptabilité !

Les paroissiens de Landéda confondront dans un souvenir de profonde reconnaissance le Recteur et le Vicaire, si dignes l'un de l'autre dans cette campagne de la charité, et en toutes circonstances.

La Semaine Religieuse

**120 photos pour saisir le quotidien
des habitants de Landéda**

